

Chroniques ¹⁰⁴

{ BnF | Bibliothèque
nationale de France

GRAND ANGLE | EXPOS | MANIFESTATIONS | COLLECTIONS | RECHERCHE



Les
mondes
de

Colette

Chroniques de la BnF | SEPTEMBRE - DÉCEMBRE 2025



Gilles Pécout
Président de la
Bibliothèque nationale
de France

L'Europe est au cœur de nos collections. Lorsque Victor Hugo confie à Givy, Say et Gambetta le soin d'exécuter ses dernières volontés, il songe tout naturellement à la Bibliothèque nationale à laquelle il réserve cette célèbre prophétie : « *Je donne tous mes manuscrits, et tout ce qui sera trouvé écrit ou dessiné par moi à la Bibliothèque nationale de Paris, qui sera un jour la Bibliothèque des États-Unis d'Europe.* »

Mais si, dans l'esprit du premier écrivain à lui léguer la genèse de son œuvre, l'avenir de la Bibliothèque nationale est européen,

c'est bien parce que son patrimoine documentaire dit déjà, et depuis les origines, l'Europe de la culture et des savoirs. Cette saison du musée de la BnF, intitulée « *Europes en partage* », a relevé le défi d'éclairer une appartenance européenne ouverte au monde, en stimulant notre réflexion sur ce qu'est l'Europe dans sa diversité, comme ses ferments d'unité. Grâce à des œuvres qui parcourent deux millénaires, on retrouvera l'Europe possible des écrivains, des musiciens et des artistes, mais aussi ce continent improbable des crises et des guerres, comme la terre rêvée des utopies de concorde, et, enfin, l'Europe des projets d'union et des réalisations concrètes.

Je souhaite à tous nos lecteurs, chercheurs et visiteurs, une belle rentrée de septembre autour de ces « *Europes en partage* » : partout à la BnF, du site François-Mitterrand où nous célébrons l'une des plus belles épopées scientifique et littéraire européenne de découverte du Brésil avec *Tristes tropiques*, ainsi que l'œuvre d'une femme éprise de liberté, Colette, jusqu'au site Richelieu, où, à deux pas du musée et de la salle Ovale, l'exposition sur les estampes nabies donne les clés du nouvel art populaire européen qui triomphe à la fin du XIX^e siècle. ©

L'Europe de la culture et des savoirs

| | |
|----|---|
| 4 | Grand angle : Les mondes de Colette |
| 12 | Expositions |
| 16 | <i>Impressions nabies</i> |
| 18 | <i>GéBé : Un génie du dessin de presse</i> |
| 20 | <i>Avant Tristes Tropiques</i> |
| 22 | <i>Le Palais Garnier : 150 ans d'un théâtre mythique</i> |
| 24 | Hors les murs |
| 24 | <i>Trésors et secrets d'écriture</i> |
| 24 | <i>L'Atelier d'Éric Seydoux</i> |
| 25 | Autour du musée : |
| 27 | « Europes en partage » |
| 27 | <i>Les Heures de Henri IV, d'or et de camaïeu</i> |
| 28 | <i>La Bête est morte !</i> de Calvo |
| 29 | Ariol au musée |
| 30 | Actualités |
| 32 | Souscription Proust |
| 32 | Une mission sur la provenance des collections |
| 33 | SINDBAD, le service d'assistance à la recherche de la BnF, a 20 ans |
| 34 | Manifestations |
| 35 | Chorégraphies pour une œuvre |
| 36 | Journée Jean-Patrick Manchette |
| 37 | Deleuze en douze figures |
| 37 | Classiques, chefs-d'œuvre et best-sellers pour la jeunesse |
| 38 | Carte blanche à Abraham Ségol |
| 39 | Centenaire de la loi sur le dépôt légal de 1925 |
| 40 | Journée d'étude Boccace |
| 41 | Collections |
| 42 | Itinéraire de saisies douanières |
| 44 | La création de Sémiramis de Ravel |
| 45 | Zoom sur la presse locale ancienne |
| 46 | Les marionnettistes Marcel et Jean-Loup Temporal |
| 46 | Manuscrits en langue Xi Xia du fonds Pelliot |
| 48 | Un manuscrit de Chateaubriand |
| 49 | Deux manuscrits de Pierre Michon |
| 50 | Échos de recherche |
| 52 | Les collaborations entre la BnF et le CNRS |
| 52 | Tassanee Alleau et la représentation des racines |
| 54 | Lamine Tamssaout et les manuscrits chaghataï |
| 56 | Éditions |
| 58 | Trésors oubliés de la littérature jeunesse |
| 58 | <i>La Revue des livres pour enfants</i> fête ses 60 ans |

En couverture
Colette en faune, 1906
Photo Maurice Couture
Collection Frédéric Maget

En 4^e de couverture
Édouard Vuillard, Paysages et intérieurs : L'avenue, 1899 (détail)
BnF, Estampes et photographie

Page de droite
Le Poète, le Savant et le Gendarme, marionnettes à gaine de Marcel Temporal pour La Nef des masques de Fernand Pignatel, 1933
BnF, Arts du spectacle
Photo Élie Ludwig

Événement

Robert Badinter au Panthéon

À l'occasion de la cérémonie en l'honneur de Robert Badinter le 9 octobre prochain, le manuscrit de son discours sur l'abolition de la peine de mort du 17 septembre 1981 sera exposé pour la première fois au Panthéon. En septembre 2006, Robert Badinter avait choisi de donner à la BnF les 27 feuillets de ce discours historique. Empli d'allusions à l'histoire et à la littérature, le document évoque davantage un brouillon d'écrivain : « *Oui, la France est la France quand elle abolit, la première en Europe, l'esclavage, ce crime contre l'humanité. [...] Demain, grâce à vous, les pages sanglantes de notre justice seront closes. Et la guillotine à sa place au musée.* » Voir le manuscrit dans Gallica : [c.bnf.fr/zb](https://gallica.bnf.fr/zb)

« Il n'y a pas d'adultes, seulement d'anciens enfants, un peu mal à l'aise dans leurs déguisements, et qu'il faut aider à vivre »

Geneviève Brisac, dans *La Revue des livres pour enfants*
(voir page 58)

Ce numéro de *Chroniques* est le 62^e et dernier préparé sous la direction de Sylvie Lisiecki. Rédactrice en chef du magazine de la BnF depuis 2008, cette agrégée de lettres prend sa retraite après un riche parcours qui l'a menée de la carrière d'enseignante au service Éditorial de la direction de la Communication de la BnF en passant par le Conservatoire national des arts et métiers. Elle a apporté au magazine de la Bibliothèque son ouverture d'esprit et son élégance, et a rédigé un grand nombre des textes publiés dans ces pages, citant volontiers comme devise le titre d'un livre de Pierrette Fleutiaux : « *Des phrases courtes, ma chérie.* » Sa culture, sa gentillesse, son humour et son calme olympien en toutes circonstances vont manquer à tous ses collègues, qui lui souhaitent une retraite heureuse.

Les marionnettes du fonds Temporal

(voir page 45)



Vie de la BnF

Rejoignez la communauté des usagers !

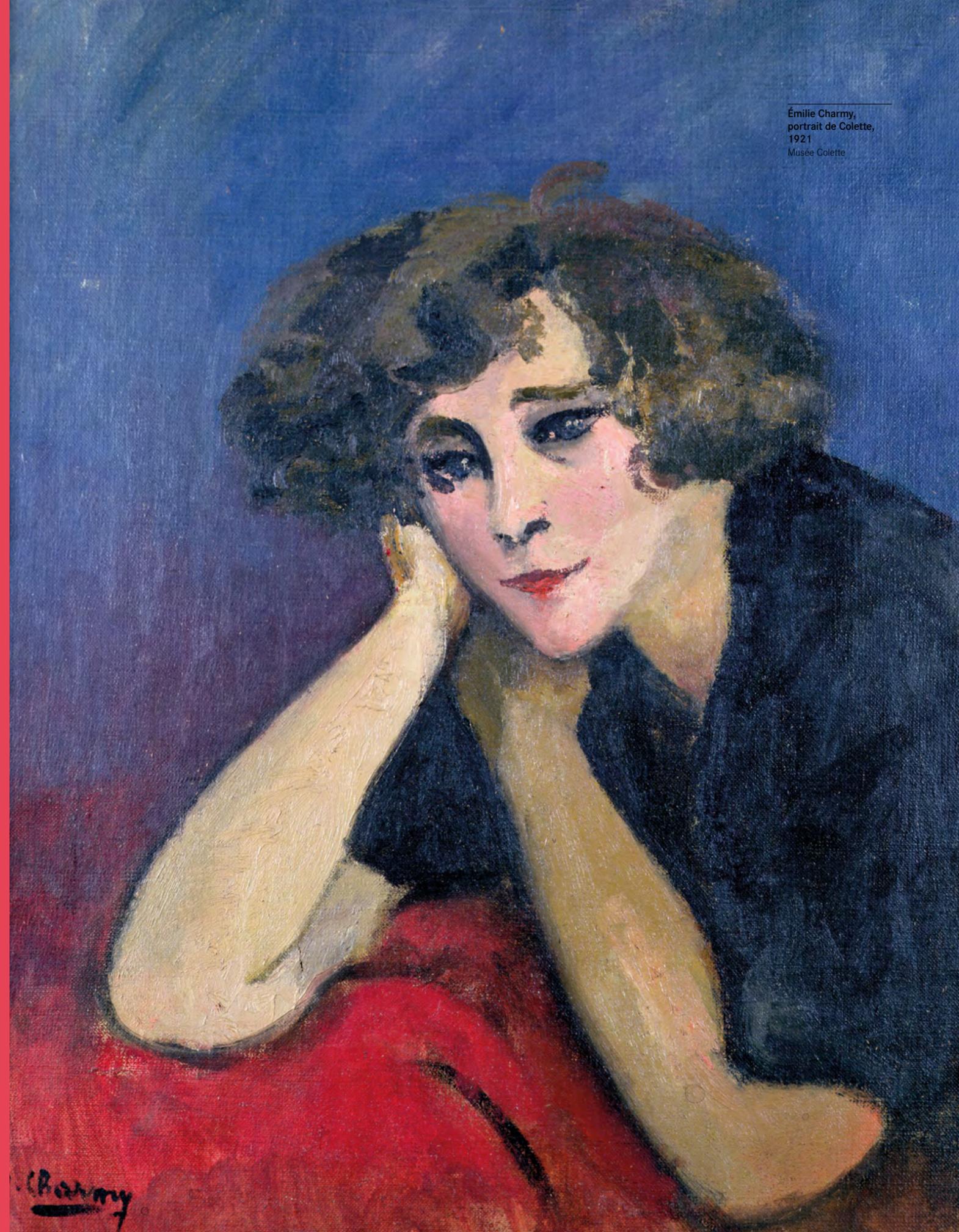
Depuis 2023, plusieurs dizaines d'usagers de la BnF se réunissent périodiquement pour participer à la vie et aux évolutions de la Bibliothèque. Distincte d'autres instances comme les représentants des usagers élus ou Les Amis de la BnF, la communauté est ouverte à toutes les personnes détentrices d'un Pass BnF. Après deux années d'existence, elle souhaite se renouveler et se dynamiser. Une campagne de recrutement est lancée à l'automne 2025 sur l'ensemble des sites de la BnF.

bnf.fr/la-communauté-des-usagers-de-la-bnf

Les mondes de Colette

Avec l'exposition *Les mondes de Colette* présentée sur le site François-Mitterrand, la BnF revient sur l'œuvre de la célèbre écrivaine. Par sa liberté de ton et d'action, sa largesse d'esprit et son écriture singulière attentive à tous les mouvements de la vie, Colette (1873-1954) a gagné la faveur d'un large public, la reconnaissance de ses pairs et est devenue une icône de son temps. L'exposition met en valeur les grands thèmes qui structurent son œuvre, à travers une présentation de documents d'archives et d'œuvres, pour certains inédits ou inattendus.

Émile Charry,
portrait de Colette,
1921
Musée Colette



Mille et une facettes de Colette

De Sidonie-Gabrielle Colette, on ne peut pas tout dire en une seule exposition tant son œuvre et sa vie furent denses et plurielles. Il est néanmoins possible de mettre en lumière les fils conducteurs et les grandes orientations qui les déterminèrent et firent de Colette une autrice au statut unique. C'est ce que s'attache à faire l'exposition présentée cet automne à la BnF.

Écrivaine à la fois populaire et reconnue de ses plus célèbres contemporains en littérature, femme socialement intégrée et toujours malgré tout en marge des milieux qu'elle a fréquentés, Colette est demeurée à travers le temps pour les femmes un exemple d'émancipation et de liberté.

Une œuvre aux résonances contemporaines

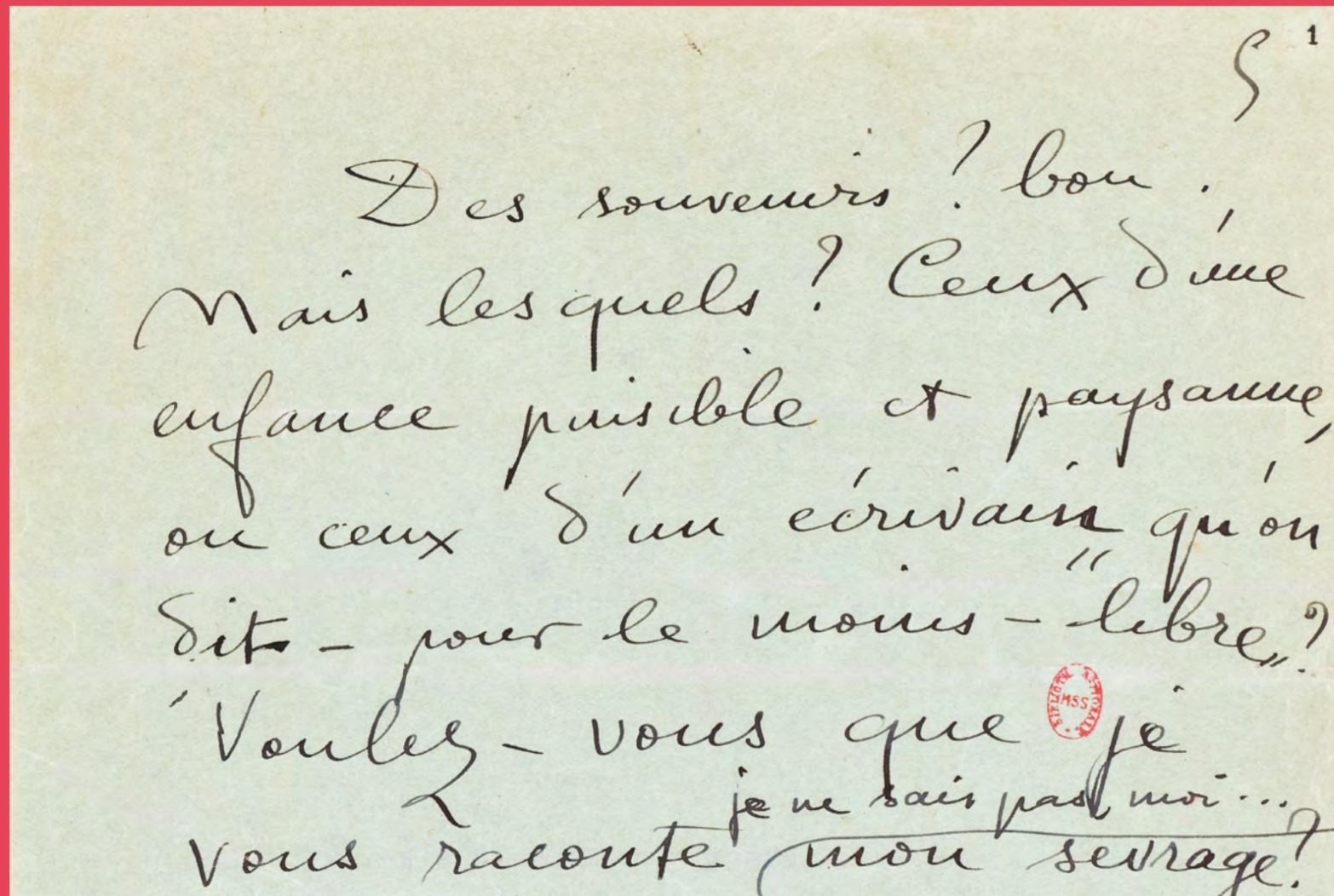
Il est relativement connu que son rapport à la nature et aux animaux, thème récurrent de son œuvre, fut déterminé par son enfance dans le jardin de la maison familiale à Saint-Sauveur-en-Puisaye et par les enseignements de sa mère Sido. On sait assez souvent aussi que Willy, son premier mari, s'arrogea la signature de ses premiers livres, les *Claudine* ; qu'elle s'émancipa peu à peu en tant que femme et en tant qu'écrivaine ; qu'elle n'hésita pas à se lancer dans une carrière d'artiste de

music-hall pour gagner sa vie après sa séparation d'avec Willy ; qu'elle n'écrivit pas que des livres, mais se plia également à l'exercice du journalisme, de la publicité, de la composition de scénarios pour le théâtre ou le cinéma. Il est enfin notoirement public que, mariée trois fois, elle eut

aussi des relations charnelles avec des femmes, et pendant cinq ans entretenit une liaison avec son beau-fils. On ne réinvente pas la vie de Colette, et les nombreuses études sur elle et sur ses écrits ont déjà tout dit ou presque. Mais il apparaît toujours utile de rappeler combien, malgré son insertion dans un temps passé, son œuvre profuse ne cesse de faire sens aujourd'hui. Son approche des thèmes qu'elle a traités à maintes reprises – l'amour, l'amitié, le rapport à la nature, l'émancipation des femmes – conserve une extrême actualité par sa tonalité, marquée par la diversité des voix qu'elle fait entendre au-delà de tout jugement définitif sur l'existence.

La mémoire vive d'une écrivaine

L'exposition organisée à la BnF se propose d'offrir aux visiteurs une invitation à la (re)lecture de l'œuvre de Colette,



Ci-dessus
Colette, *Souvenirs*,
conférence vers 1932
BnF, Manuscrits

Ci-contre
Colette, manuscrit
de *Sido*, 1929
Relié avec un morceau
d'une robe de Sido
BnF, Manuscrits





**« D'autres pays
m'ont bercée,
c'est vrai – certains
d'une main dure.
Une femme se
réclame d'autant de
pays natalis qu'elle a eu
d'amours heureux. Elle
naît aussi sous chaque
ciel où elle guérit la
douleur d'aimer. »**

La Naissance du jour

à travers cinq sections : Souvenirs sensibles, Le Monde, S'écrire, Le Temps, La Chair. Ses textes traitent tous de sujets, sinon de situations, communément partagés – par exemple les relations amoureuses examinées sous toutes leurs facettes. Colette sait décomposer, décrire, disséquer ces sujets et les réanimer à travers ses textes. De même, les pièces présentées dans l'exposition et le dialogue créé entre elles vise à réincarner l'œuvre et la vie de Colette pour en montrer la richesse et les vibrations contemporaines. Les manuscrits conservés au département des Manuscrits de la BnF, mémoire vive d'une écrivaine inlassablement tenue, quoi qu'elle ait dit de sa difficulté à se mettre au travail, par le goût de dire et de faire lire, forment le socle de cette exposition. Ils entrent en résonance avec la présentation d'œuvres – photographies, peintures et dessins, extraits audiovisuels – qui redonnent visuellement corps aux mondes structurant l'imaginaire colettien.

Quand Colette prenait la pose

Pleinement de son temps, elle s'est laissée beaucoup photographier, et à toutes les époques de sa vie. Le public aura à ce titre la chance de voir des pièces issues de deux ensembles qui n'avaient pas été remis en lumière depuis l'exposition de 1973 à la Bibliothèque nationale : les albums de photographies constitués par Willy, conservés à la bibliothèque littéraire Jacques Doucet, et des tirages originaux de photographies de Colette et de son entourage provenant d'une collection particulière. Elle a aussi fréquenté plusieurs peintres, tels André Dunoyer de Segonzac (son voisin lorsqu'elle habitait à La Treille Muscate près de Saint-Tropez), Émilie Charmy, Louise Hervieu, Charles Camoin. Leurs œuvres, que Colette apprécia, viennent restituer les images mentales qui ont orienté sa mémoire sensible.

L'inscription de Colette dans son temps est aussi mise en valeur à travers ce qui en témoigne le plus directement, ses articles de presse et son goût pour la découverte des nouvelles technologies, tels les moyens de transport, mais aussi l'avènement du cinéma. Ponctué de citations assurant un fil narratif entre toutes les sections, l'exposition fait par ailleurs entendre les voix de contemporains pour qui l'œuvre de Colette a eu un impact très fort sur leurs propres créations : l'artiste peintre Giulia Andreani proposera en ouverture de quatre sections une réinterprétation picturale de Colette ; le comédien Mathieu Amalric honorera l'exposition d'un montage d'extraits de son film *Tournée* ; Giulia Andreani, l'autrice Michèle Sarde, la chanteuse Juliette Noureddine et la comédienne Cléo Sénia raconteront en fin d'exposition « leur » Colette. L'ensemble de ces regards, celui de Colette et ceux d'auteurs et artistes de notre temps, convergera vers cette unique finalité : donner envie de lire. ©

Laurence Le Bras

En haut
Colette, 1910
Photo Maurice-Louis
Branger

En bas
Colette, manuscrit de
Claudine en ménage,
1902
BnF, Manuscrits

Autour de l'exposition

Une riche programmation accompagne l'exposition :

Mercredi 15 octobre 2025 : une première table ronde « Illustrer Colette » rassemble la peintre Giulia Andreani, la costumière Aurore Thiboult, et l'historienne de la photographie Colette Morel (voir agenda p. 24)

Mercredi 5 novembre 2025 : une deuxième table ronde « Interpréter Colette » donne la parole aux comédiennes Isabelle Lusignan, Nathalie Prokhoris et Marianne Denicourt (voir agenda p. 25)

Mardi 18 novembre 2025 : une rencontre de Gallica « Colette : l'œuvre au miroir de Gallica », animée par deux des commissaires de l'exposition, Laurence Le Bras et Julien Dimerman (voir agenda p. 10)

Lundi 8 décembre 2025 : une lecture « À voix haute » par Marianne Denicourt de *La Vagabonde* et du *Fanal bleu*, deux œuvres qui révèlent le portrait que l'écrivaine dresse d'elle-même (voir agenda p. 29)

Mercredi 10 décembre 2025 : une projection de *Paris Was a Woman* (1996), film de Greta Schiller et Andrea Weiss, qui dresse un portrait de la communauté créative des femmes artistes présentes à Paris au début du XX^e siècle (voir agenda p. 29)



« Si un enfant pouvait raconter, pendant qu'il la traverse, sa véritable enfance, son récit ne serait peut-être que drames intimes et déceptions. Mais il n'écrit qu'en son âge adulte. Cependant il croit garder intacts les souvenirs de son enfance. Je me méfie même des miens. »

Belles saisons

Ma sœur aux longs cheveux
 J'avais douze ans, l'intelligence
 et les manières d'un garçon ~~mais~~ intelligent,
 une peu boueuse, ~~mais~~ mais la de jeune
 u'clair point) garçonnière, à cause d'un corps déjà
 façonné finement, et surtout de deux
 longues tresses, ~~qui~~ ~~se~~ ~~font~~ ~~se~~ ~~font~~ ~~se~~ ~~font~~
 comme se font autour de moi. Elles me servaient de
 corde à passer dans l'aise du pain à
 goûter, de pinces à tremper dans
 l'encre ou la couleur, de lambeaux
 à corriger le chapeau, ~~de~~ ~~à~~ ~~faire~~ ~~faire~~
 le chat. ~~de~~ ~~à~~ ~~faire~~ ~~faire~~
 de la ~~chevelure~~ ~~de~~ ~~à~~ ~~faire~~ ~~faire~~ ?
 Ma mère gémissait de me voir mesurer
 avec ~~les~~ ~~doigts~~ ~~de~~ ~~chaise~~, ~~pour~~ ~~à~~ ~~faire~~ ~~faire~~
 pour ~~de~~ ~~elle~~ qui me valaient, chaque
 matin, de me lever un demi-heure
 plus tôt que mes camarades d'école.



Page de gauche, en haut
 Colette, manuscrit de
 La Maison de
 Claudine, 1922
 BnF, Manuscrits

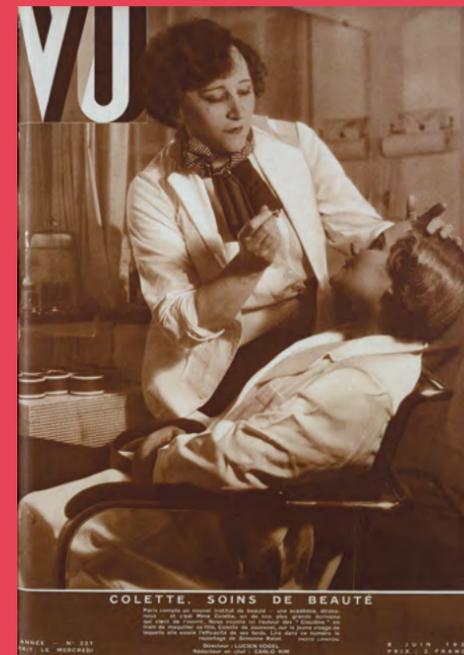
Page de gauche, en bas
 Carte de journaliste
 de Colette
 Collection Frédéric Maget

Ci-contre, en haut
 Carte postale : dessin
 publicitaire pour les
 Claudine
 Bibliothèque littéraire
 Jacques Doucet

Ci-contre, en bas
 Couverture de Vu,
 8 juin 1932
 Photo Boris Lipnitzki
 BnF, Droit, économie,
 politique



Catalogue de
 l'exposition
 240 p., 35 €
 Coédition
 BnF / Gallimard

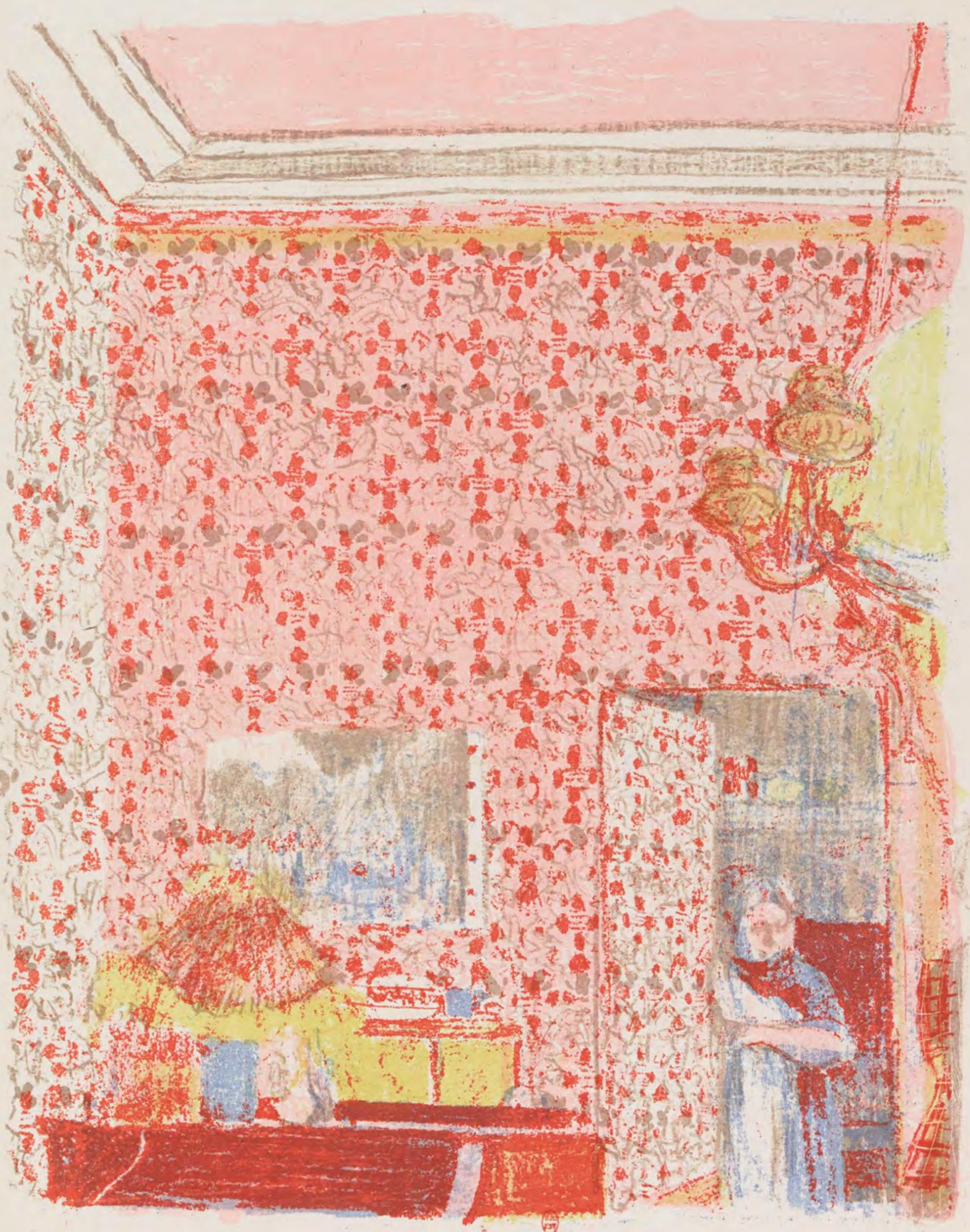


Un numéro spécial Colette



RetroPop, la revue culturelle numérique de Retronews, propose une relecture contemporaine des archives de presse à partir des collections de la BnF. Son numéro d'automne est consacré à Colette.

En écho à l'exposition Les mondes de Colette, RetroPop s'attache à mettre en lumière le parcours de journaliste de l'autrice, qui n'a cessé d'écrire son temps : en 50 ans, elle a publié plus de 1 200 articles dans une centaine de titres. Elle s'attaque à tous les genres et pratique aussi bien la critique théâtrale, musicale ou cinématographique que la chronique sportive ou judiciaire – elle couvre le procès Landru en 1921 –, le récit de voyage que le courrier du cœur et les conseils beauté dans la presse féminine. Ce deuxième numéro de RetroPop, qui paraît début octobre, montre ainsi combien Colette s'est intéressée à de multiples aspects de la vie moderne et aux transformations de la société contemporaine.



expo- sitions

Impressions nabis. Bonnard, Vuillard, Denis, Vallotton | Du 9 septembre 2025 au 11 janvier 2026

BnF | Richelieu

Commissariat : Céline Chicha-Castex et Valérie Sueur-Hermel, BnF, département des Estampes et de la photographie

Voir agenda p. 4

Nabis

l'art au quotidien

Dans la galerie Mansart du site Richelieu, une exposition met en lumière la contribution majeure des Nabis à l'histoire de l'estampe. Une sélection de 200 œuvres issues principalement des collections de la BnF permet de redécouvrir la liberté artistique d'un groupe qui avait pour ambition d'intégrer l'art à la vie quotidienne.

Le groupe des Nabis, jeunes artistes amis pour certains depuis le lycée, s'est constitué avec l'ambition de renouveler l'art, comme le surnom qu'ils se sont choisis – prophètes, en hébreu – le laissait entendre. Formés à la peinture à l'Académie Julian, nombre d'entre eux sont des peintres-graveurs dont l'œuvre imprimé a contribué, autant que la production picturale, à leur assurer une place parmi les avant-gardes de la fin du XIX^e siècle.

Un nouvel âge de l'estampe

Pierre Bonnard (« le Nabi très japonard »), Édouard Vuillard (« le Nabi zouave »), Maurice Denis (« le Nabi aux belles icônes »), Ker Xavier Roussel (« le Nabi bucolique »), Félix Vallotton (« le Nabi étranger »), Henri-Gabriel Ibels (« le Nabi journaliste ») ou encore Paul Ranson (« le Nabi plus japonard que le nabi japonard ») ont été les acteurs d'un nouvel âge de l'estampe, qui a connu durant la décennie d'activité du groupe (1890-1900), « une période de véritable efflorescence », selon les mots du critique Roger Marx. Leurs estampes répondent au désir

d'intégrer l'art à la vie quotidienne en le rendant accessible au plus grand nombre, comme l'affirme Bonnard : « Notre génération a toujours cherché les rapports de l'art avec la vie. À cette époque, j'avais personnellement l'idée

d'une production populaire et d'application usuelle : gravure, éventails, meubles, paravents. »

Certains ont exploré les ressources de la lithographie en couleurs (Bonnard, Vuillard, Denis, Roussel), tandis que d'autres ont contribué au renouveau de la gravure sur bois de fil (Vallotton, Maillol). Grâce à ces procédés d'impression, ils ont créé aussi bien des estampes artistiques en feuilles ou en albums que des affiches, des illustrations pour des revues, des livres de bibliophilie, des programmes de spectacle, des partitions de musique et des objets d'art décoratif. Ils ont été soutenus par des éditeurs engagés, parmi lesquels Ambroise Vollard mais aussi André Marty, fondateur de *L'Estampe originale*, Julius Meier-Graefe de *Germinal* ou encore les frères Natanson de *La Revue blanche*.

Singularité de l'esthétique nabis

À travers une sélection de près de 200 œuvres, l'exposition s'attache à montrer la diversité et la genèse de leurs créations graphiques. Celles-ci sont issues principalement des

Édouard Vuillard,
Paysages et intérieurs : Intérieur aux tentures roses I, 1899

BnF, Estampes et photographie



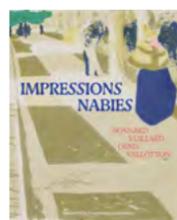
collections de la Bibliothèque nationale de France conservées aux départements des Estampes et de la photographie, et des Arts du spectacle ainsi qu'à la Réserve des livres rares et à la bibliothèque de l'Arsenal, complétées de prêts de collections particulières et d'institutions françaises et étrangères comme le musée d'Orsay, le musée Maurice Denis, la bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art, le musée des Beaux-Arts de Quimper et le musée Van Gogh d'Amsterdam.

Les premières expérimentations individuelles révèlent déjà la singularité de l'esthétique nabis marquée par l'influence de l'art japonais, tandis que les albums *Quelques aspects de la vie de Paris* de

Bonnard, *Paysages et intérieurs* de Vuillard et *Amour* de Maurice Denis, imprimés par Auguste Clot et publiés par Vollard, manifestent, de manière spectaculaire, le renouveau de la lithographie en couleurs. Bien qu'elles n'aient pas remporté de succès commercial à leur parution, ces suites ont fini par constituer la quintessence de l'estampe originale de la fin du XIX^e siècle.

L'art dans la vie quotidienne

Les Nabis ont tissé des liens étroits avec le monde de l'édition, en collaborant aux revues d'avant-garde comme *La Revue blanche* ou *La Plume* et en mettant leur talent au service de la décoration d'ouvrages – *Parallèlement* de Verlaine,



Catalogue de l'exposition
224 p., 42 €
Éditions BnF

illustré par Bonnard et *Sagesse* de Verlaine, illustré par Maurice Denis. Leur créativité s'étend aussi au monde du spectacle, par la conception d'affiches et de programmes pour le Théâtre Libre et le Théâtre de l'Œuvre, ainsi que pour les cafés-concerts parisiens. Les affiches publicitaires destinées aux murs de la ville et les papiers peints aux intérieurs privés, tout comme le paravent de Bonnard *La Promenade des nourrices*, *frise de fiacres*, édité à une centaine d'exemplaires, témoignent de leur aspiration à démocratiser l'art grâce à la qualité d'original multiple de l'estampe. ©

Céline Chicha-Castex et
Valérie Sueur-Hermel

Page de gauche
Édouard Vuillard,
Paysages et intérieurs : À travers champs, 1899
BnF, Estampes et photographie

En haut, à gauche
Félix Vallotton,
La Paresse, 1896
BnF, Estampes et photographie

En haut, à droite
Paul Ranson,
Tigre dans les jungles, 1893
BnF, Estampes et photographie

En bas, à gauche
Pierre Bonnard,
La Petite Blanchisseuse, 1896
BnF, Estampes et photographie

En bas, à droite
Maurice Denis,
Concerts du petit frère et de la petite sœur, 1899
BnF, Estampes et photographie



« Notre génération a toujours cherché les rapports de l'art avec la vie »

GéBé : un génie du dessin de presse | Jusqu'au 19 octobre 2025

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Alexandre Devaux, BnF, département des Estampes et de la photographie, Sophie Robert, BnF, département Littérature et art

Voir agenda p. 5

GéBé

grand format



Ouverte jusqu'au 19 octobre, l'exposition *GéBé : un génie du dessin de presse* a été rendue possible grâce au don d'un vaste ensemble de dessins originaux fait par la famille de l'artiste au département des Estampes et de la photographie. Elle permet de découvrir sous un nouveau jour le talent de ce taiseux créatif à qui la BnF consacre sa première grande rétrospective.

« *Qu'est-ce que je fous là ?* » C'est avec cette interrogation circonspecte qu'une créature que l'on imagine être l'alter ego de GéBé accueille les visiteurs de l'exposition présentée depuis mai dernier. Le ton est donné d'emblée, à la croisée de la satire et de la poésie, du vertige métaphysique et du fou-rire. Les panneaux de l'allée Julien-Cain offrent en effet une plongée réjouissante dans la carrière du dessinateur Georges Blondeaux, dit GéBé (1929-2004), depuis ses années de formation à l'école ABC jusqu'à ses ultimes publications dans *Charlie Hebdo*, en passant par *La Vie du rail*, *France Dimanche*, *Paris Match*, *Hara-Kiri* ou *Pilote*. Ils donnent aussi un aperçu de l'agilité intellectuelle et de la virtuosité graphique de celui qui fut le moins connu et le moins médiatique des membres de l'équipe de *Charlie Hebdo*.

Une plongée XXL dans les dessins de GéBé

Sur les grands panneaux de six mètres sur deux qui font face au jardin-forêt, les commissaires de l'exposition ont choisi d'agrandir au maximum les reproductions des originaux, conçus pour être publiés dans la presse. « *Même considérablement agrandis, les dessins de GéBé tiennent la route*, souligne Alexandre Devaux, chargé des collections de dessin de presse au service de l'Estampe moderne et contemporaine. *C'est notamment dû à la ligne claire, très graphique, assez raide, qu'il adopte dès ses premières années en tant que dessinateur à La Vie du rail.* » Et selon que l'on choisit d'arpenter dans l'un ou l'autre sens l'allée qui rejoint les deux halls du site François-Mitterrand, l'exposition permet de retracer la chronologie d'un parcours artistique inscrit dans l'histoire de la presse satirique de la seconde moitié du XX^e siècle, ou de prendre la mesure de l'érudition d'un génial touche-à-tout.

Motifs et références récurrentes

Les commissaires se sont ainsi amusés à égrener au fil des panneaux une série de motifs et d'obsessions qui agissent comme autant de pistes de découverte et de réflexion : la chouette, son animal totem, la figure de Georges Simenon dont il était un grand lecteur, sa fascination pour Paris et la banlieue

Ci-dessus
La bande *Hara-Kiri* en 1965, photographie de Michel Lépinay parue dans *Hara-Kiri* n°54, août 1965
BnF, Estampes et photographie

Page de droite, en haut
Exposition *GéBé : un génie du dessin de presse* dans l'allée Julien Cain, site François-Mitterrand
Photo Élie Ludwig / BnF



où il a grandi, sa critique acerbe de la société de consommation, son goût pour le cinéma, son souci de l'écologie qui se manifeste notamment dans la BD et le film *L'An 01...* Préoccupé par des problématiques politiques et sociales toujours actuelles, GéBé témoignait aussi d'une grande culture littéraire et graphique. « *On peut aussi observer dans son travail la présence de références visuelles qui remontent au XIX^e siècle*, explique Sophie Robert, chargée de collections au service du Livre et de la littérature française. *Il avait parfaitement conscience de se situer dans la lignée de dessinateurs comme Charles Philippon, Alfred Le Petit, ou plus largement des collaborateurs du Rire et de L'Assiette au beurre.* »

Depuis quelques mois, on entend souvent dans l'allée Julien-Cain des visiteurs éclater de rire devant les romans-photos et les Unes des différents titres dans lesquels il s'est illustré. On les recroise un peu plus tard, contemplant en silence l'un des « papiers à lettres » verticaux de *Charlie Hebdo*, dans lesquels GéBé renoue avec le dessin d'observation de ses années d'apprentissage : au milieu des croquis de son univers intime, il inscrit des textes vifs sur l'actualité politique. Entre rire et émotion, sarcasme et indignation, poésie et provocation, GéBé a beau se demander ce qu'il « *fout là* », la réponse à sa question semblera claire à tous ceux qui auront vu l'exposition. ©

Mélanie Leroy-Terquem



Ci-dessus
GéBé, « Pour une justice plus aveugle », Une de *L'Hebdo Hara-Kiri* n° 37, 13 octobre 1969
BnF, Estampes et photographie

Des t-shirts en hommage à GéBé

Très en vogue dans les années 1960 et 1970, la marque de prêt-à-porter Renoma est l'une des premières à viser la jeunesse. Elle habille aussi bien les minets du Drugstore que Warhol, Gainsbourg, Marianne Faithfull, Françoise Hardy ou Wolinski, Reiser, GéBé et Le Professeur Choron. Grands lecteurs d'*Hara-Kiri*, les deux frères Renoma y publient un encart publicitaire à l'ouverture de leur boutique en 1963. Ainsi se noue une amitié avec GéBé dont témoignent plusieurs dessins dédiés à Renoma exposés dans l'allée Julien-Cain. À l'occasion de l'exposition, la marque a choisi de rendre hommage au dessinateur en produisant une série limitée de t-shirts et de sweats qui reprennent en noir et blanc le dessin « *Qu'est-ce que je fous là ?* ». En vente à la librairie Tschann 13, sur le site François-Mitterrand

Avant Tristes tropiques. Les écrits brésiliens de Claude et Dina Lévi-Strauss (1935-1939)

Du 7 octobre au 14 décembre 2025

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Anaïs Dupuy-Olivier, BnF, département des Manuscrits, Emmanuel Désveaux, EHES, Paolo Giogà, université Paris Nanterre

Voir agenda p. 5

Prélude à *Tristes tropiques*

Publié il y a 70 ans, *Tristes tropiques* a conféré à Claude Lévi-Strauss une célébrité immédiate et signé le début d'une des aventures intellectuelles majeures du XX^e siècle. La BnF célèbre cet anniversaire avec une exposition présentant des pièces et documents extraits des archives données par l'anthropologue au département des Manuscrits.

Au cœur des archives scientifiques et personnelles que Claude Lévi-Strauss a remis à la BnF en 2007, se trouvent les carnets de terrain des deux expéditions menées avec son épouse Dina Dreyfus au cœur du Brésil des années 1930. Ces écrits fourniront les matériaux primaires pour la rédaction de *Tristes tropiques*, publié chez Plon en 1955 dans la collection « Terre humaine ».

Un examen minutieux des carnets de terrain

Depuis 2019, ces carnets font l'objet d'une étude approfondie dans le cadre de deux programmes réunissant l'EHES, l'ENS et la BnF, financés par l'Agence nationale de recherche, le programme « Nambikwara » (2019-2023) puis le programme « Tropiques » (2023-2026). Une fois numérisé, ce corpus a été mis à la disposition des chercheurs qui l'ont transcrit et analysé feuillet par feuillet. L'un des objectifs était de repérer les ponts existants entre les carnets de terrain et le texte de *Tristes tropiques*, afin de mieux comprendre la genèse du livre et d'envisager de façon plus globale les antécédents du structuralisme dont Lévi-Strauss est l'un des pères fondateurs.

La découverte inattendue du journal de Dina Dreyfus

L'exploration des archives a mis au jour des pistes de réflexion insoupçonnées, à partir notamment de la découverte du journal de Dina Dreyfus. Sur près de 200 pages, ce bloc-notes relate les premières semaines de la seconde expédition. Il s'interrompt le jour où elle a dû être évacuée du campement nambikwara où ils résidaient, du fait d'une ophtalmie sévère qui risquait de la rendre aveugle. Bien qu'abrégé par les circons-

tances, ce journal constitue une source précieuse pour notre compréhension de la collaboration scientifique et de la relation intime qui liait le couple d'ethnologues. L'examen des carnets a conduit en outre à une troublante découverte :

si les carnets de terrain regorgent d'informations ethnographiques (vocabulaire, croquis, schémas de parenté, partitions musicales...), ce qu'on pourrait appeler les carnets de route, ceux-là même qui constituaient la trame narrative de *Tristes tropiques*, ont disparu.

Destins croisés du couple Lévi-Strauss

À travers une centaine de pièces issues pour la plupart des collections de la BnF, l'exposition rend accessibles à un large public les résultats de ces programmes de recherche. Elle retrace l'itinéraire géographique, intellectuel et intime du couple que formaient Claude et Dina Lévi-Strauss, depuis leur vie mondaine et institutionnelle à São Paulo en 1935 jusqu'à leur séparation. Les chemins différents qu'ils embrassent ensuite sont matérialisés par la machine à écrire et la dactylographie annotée de *Tristes tropiques* d'un côté – symbole du destin de Claude comme anthropologue et écrivain –, et de l'autre par la Légion d'honneur de Dina Dreyfus, reconnaissance pour son engagement dans la Résistance. Au cœur de l'exposition, les expéditions qui les ont menés respectivement chez les Caduveo et Bororo en 1935-1936 et chez les Nambikwara en 1938-1939 sont montrées à travers une grande diversité de documents : photographies, feuillets de carnets, dessins, partitions musicales, fiches linguistiques, films enfin, réalisés par Dina, qui s'intéressait particulièrement au folklore brésilien. Tout au long du parcours, le visiteur découvrira ces archives, dont la plupart sont exposées pour la première fois, et pénétrera dans l'atmosphère des équipées qui ont bouleversé l'anthropologie du XX^e siècle. 📍

Anaïs Dupuy-Olivier, Emmanuel Désveaux et Paolo Giogà

Machine à écrire utilisée pour la rédaction de *Tristes tropiques*, avec une note manuscrite de Lévi-Strauss
BnF, Manuscrits



Le Palais Garnier : 150 ans d'un théâtre mythique | Du 15 octobre 2025 au 15 février 2026

BnF | Bibliothèque-musée de l'Opéra

Commissariat : Mathias Auclair, Benoît Cailmail, Boris Courrège, BnF, département de la Musique,

Inès Piovesan, Opéra national de Paris

Voir agenda p. 6

L'épopée du Palais Garnier



La Bibliothèque nationale de France et l'Opéra national de Paris célèbrent avec une exposition les 150 ans du Palais Garnier. Une centaine de pièces mêlant tableaux, dessins, manuscrits, photographies ainsi que maquettes de décors et costumes permettent de comprendre comment cet opéra est devenu un théâtre mythique, un emblème national et un monument iconique aimé de tous.

Comme Louis XIV avait voulu Versailles pour y faire étalage de sa puissance, Napoléon III projeta dans l'Opéra conçu par Charles Garnier son désir d'établir sa stature d'empereur. Honni par la jeune Troisième République, le Palais Garnier devient un symbole de fierté républicaine à la suite de l'incendie de la salle Le Peletier dans la nuit du 28 au 29 octobre 1873.

Un symbole du prestige national

Lors de son inauguration, en grande pompe, le 5 janvier 1875, le Palais Garnier est pour l'Europe réunie à Paris le témoin du redressement du pays après la défaite face à l'Allemagne. En dépit de quelques ambivalences, le régime républicain use à l'envi de ce bâtiment comme le théâtre de son prestige et de son pouvoir à l'occasion, notamment, des visites des chefs d'États étrangers. Les successeurs du général de Gaulle mettent fin peu à peu à la tradition des spectacles à l'Opéra et le Palais Garnier perd progressivement son rôle diplomatique. Néanmoins, le souvenir d'un palais national survit, alimenté par les bals des grandes écoles et les galas réguliers qui rendent au Grand escalier son faste, mobilisent la garde républicaine et attirent les célébrités.

Vue de trois-quarts du Nouvel Opéra, dessin de Charles Garnier, 1862
BnF, Bibliothèque-musée de l'Opéra

Le palais de la danse

Dans les premières années qui suivent son inauguration, le Palais Garnier doit sa notoriété davantage à son architecture qu'à ses créations. Construit pour répondre aux besoins du genre propre à l'Opéra de Paris – le « grand opéra » – au moment où celui-ci s'essouffle, il montre ses limites face aux évolutions du répertoire et des attentes des metteurs en scène et face à la demande croissante de démocratisation de l'art lyrique. Dans le même temps, la danse s'y affirme grâce aux saisons des Ballets russes et à l'action de Serge Lifar. Alors que la troupe de chant de l'Opéra est dissoute et que le répertoire lyrique se standardise, la danse, avec son corps de ballet spécifique et son répertoire maison, constitue l'une des singularités du Palais Garnier depuis les

années 1970. La construction de l'opéra Bastille, qui se spécialise dans le répertoire lyrique, et le maintien de la troupe du Ballet dans les espaces conçus pour elle par Charles Garnier renforcent la dimension de temple de la danse du Palais Garnier alors que les spectacles lyriques de premier plan y sont toujours programmés et marquent, pour certains d'entre eux, l'histoire de l'Opéra de Paris.

L'écriture d'une légende

Publié en 1910, *Le Fantôme de l'Opéra* de Gaston Leroux s'empare de faits divers ayant marqué la vie du Palais Garnier à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle pour nourrir son intrigue et construit la légende d'un édifice mystérieux et dangereux. Au travers de quelques films iconiques, le cinéma donne à son tour

au Palais Garnier un rayonnement international sans précédent. La présence rare mais remarquée de Maria Callas, les spectacles somptueux de l'ère Liebermann, qui déchaînent l'admiration et parfois le scandale, la première mondiale du *Saint François d'Assise* d'Olivier Messiaen qui marque un tournant dans la musique contemporaine, sont autant d'événements qui contribuent à la fascination qu'exerce le lieu. La politique artistique ambitieuse des directeurs successifs et l'invitation faite aux artistes de renom à jeter un regard neuf sur un théâtre construit au XIX^e siècle participent aussi, jusqu'à aujourd'hui, à l'écriture de la légende du Palais Garnier. ©

Mathias Auclair et Benoît Cailmail



Catalogue de l'exposition
192 p., 42 €
Éditions BnF



expo- sitions

Hors les murs | *Trésors et secrets d'écriture. Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France du Moyen Âge à nos jours*

Du 5 novembre 2025 au 1^{er} mars 2026

Cité internationale de la langue française - château de Villers-Cotterêts

Commissariat : Thomas Cazentre et Graziella Pastore, BnF, département des Manuscrits

Dans le secret des manuscrits

La Cité internationale de la langue française, inaugurée en 2023, accueille dans le château de Villers-Cotterêts sa première grande exposition patrimoniale. Consacrée aux manuscrits français, celle-ci a été conçue par la BnF en collaboration avec le Centre des monuments nationaux.

L'exposition *Trésors et secrets d'écriture* présente, à travers plus d'une centaine d'objets, les multiples métamorphoses du manuscrit dans le domaine français. On y rencontre des grands noms de la littérature et de la pensée, des textes majeurs, des chefs-d'œuvre de l'enluminure, mais aussi des documents méconnus, curieux ou émouvants, extraits pour l'occasion des collections des départements des Manuscrits et des Arts du spectacle, de la bibliothèque de l'Arsenal et de la Réserve des livres rares.

Des manuscrits couvrant tous les champs du savoir

Le domaine exploré est très vaste, du XII^e siècle à aujourd'hui. Si la dimension historique est présente tout au long de l'exposition, le choix a été fait de proposer un parcours, non pas chronologique, mais plutôt fondé sur les usages et la matérialité des manuscrits, en associant les époques à l'intérieur de chaque séquence. Il s'ouvre sur la progressive affirmation du français médiéval comme langue de civilisation, capable de décrire le monde, de porter un discours érudit, philosophique ou politique. Cette affirmation, à l'époque moderne et contemporaine, se traduit par une prodigieuse variété de manuscrits de scientifiques et d'intellectuels, rédigés par des inconnus ou des noms illustres, de Descartes à Lévi-Strauss, de Montesquieu à Émilie du Châtelet, et couvrant tous les champs du savoir, de la physique à l'ethnologie, de l'astronomie à l'ésotérisme.

L'émergence du manuscrit autographe

L'immense domaine des textes littéraires est exploré en deux temps. Au Moyen Âge, les manuscrits sont conçus comme des

objets finis et produits par des professionnels (copistes, enlumineurs). Les notions modernes de genre ou d'auteur n'ont pas encore cours : copiés, adaptés, empruntés, traduits, les romans et poèmes médiévaux sont des textes en perpétuelle transformation. Au XVII^e siècle, de rares manuscrits autographes commencent à être conservés. Mais c'est surtout à partir du Romantisme que se multiplient les témoignages de la littérature en train de se faire, illustrés dans l'exposition par des manuscrits de romanciers et dramaturges, parmi lesquels Hugo, Sand, Flaubert, Proust, Beauvoir, Pagnol, Beckett, Queneau, Koltès... Scénarios élaborés ou fragments, textes achevés ou ébauches, pages d'écriture limpides ou saturées de ratures, volumes imposants ou modestes cahiers d'écolier, ils illustrent, par leur contenu comme par leur matérialité, le rapport singulier de chaque écrivain à la création.

Témoins de l'écriture intime

Une dernière séquence est consacrée aux manuscrits de l'intimité et de l'échange privé. L'émergence d'une écriture personnelle, exprimant l'expérience individuelle, l'originalité d'un rapport à soi, aux autres et au monde, est un lent processus dont les manuscrits sont les premiers témoins, des « livres de raison » apparaissant à la fin du Moyen Âge aux formes modernes du journal intime. Une évolution similaire caractérise la correspondance, à laquelle est consacrée la dernière salle : soumise à des modèles rhétoriques au Moyen Âge, l'écriture épistolaire s'émancipe progressivement aux XVII^e et XVIII^e siècles, ce dont témoignent de précieuses lettres autographes de Racine, Sévigné, Rousseau ou Voltaire. Enfin, à l'époque contemporaine, la lettre devient la forme d'écriture la plus démocratique qui soit : écrivain ou quidam, chacun s'approprie cette forme d'écriture par laquelle s'exprime l'individualité et se construit la relation à l'autre. Les lettres amoureuses de Chateaubriand et Paul Morand, les collages ludiques envoyés par Jacques Prévert à ses proches concluent ce voyage au pays de l'encre et du papier. ©

Thomas Cazentre et Graziella Pastore

Ovide, *Héroïdes*,
traduction en français
d'Octovien de
Saint-Gelais
BnF, Manuscrits



Catalogue de
l'exposition
264 p., 39 €
Coédition CMN/BnF

Hors les murs | *L'Atelier d'Éric Seydoux, imprimeur et éditeur en sérigraphie* | Jusqu'au 2 novembre 2025

Musée départemental Henri Matisse, Le Cateau-Cambrésis (Hauts-de-France)

Commissariat : Céline Chicha-Castex et Cécile Pocheau-Lesteven, BnF, département des Estampes et de la photographie, Amélie et Anne-Marie Seydoux

L'exposition présentée au musée Henri Matisse du Cateau-Cambrésis est une version enrichie de celle présentée en 2023 dans la galerie des Donateurs du site François-Mitterrand. Près de 150 pièces prêtées par les ayants-droits d'Éric Seydoux ont ainsi été ajoutées aux quelque 70 œuvres conservées dans les collections de la BnF, permettant de retracer les grandes étapes de la carrière de l'imprimeur d'art et éditeur.

Le 7 juin 2025, le musée Henri Matisse du Cateau-Cambrésis inaugurerait, en présence du président de la BnF, l'exposition *L'Atelier d'Éric Seydoux*. Produite en partenariat avec la BnF, cette exposition s'inscrit dans le programme de coopération entre la Bibliothèque et les acteurs culturels des Hauts-de-France : développé autour de la création du futur pôle de conservation d'Amiens, il a pour ambition de faire découvrir au public de la région les collections de la BnF et d'ancrer la présence de l'institution dans la dynamique culturelle du territoire.

Des liens tissés avec Le Cateau-Cambrésis

Le musée Matisse du Cateau-Cambrésis avait déjà, par le passé, sollicité la BnF pour des prêts – gravures de Matisse ou productions de l'éditeur d'art Tériade, dont le musée conserve les archives – et des contributions scientifiques. Il a souhaité reprendre l'exposition consacrée à Éric Seydoux en raison des liens forts existant entre le maître imprimeur et Le Cateau-Cambresis. Le musée avait en effet eu l'occasion de présenter le travail de plusieurs artistes ayant étroitement collaboré avec le sérigraphe, tels Pierre Buraglio, Frédérique Lucien, Claude Viallat ou François Morellet, tous présents dans l'exposition de la BnF. En 2006 également, pour l'exposition *La couleur tissée* consacrée à Monique Frydman, Éric Seydoux et l'artiste avaient créé à partir de dentelles produites

localement une série de pièces uniques, acquises par le musée. Enfin, l'imprimeur d'art était lié au territoire du Cateau-Cambrésis par l'histoire de sa famille : les Seydoux ont développé au début du XIX^e siècle une industrie textile lainière et ont marqué la région jusque dans les années 1980 par leur engagement public dans la vie de la commune et dans le département du Nord.

Des affiches aux livres d'art

Articulée en quatre sections, l'exposition du musée Matisse revient, avec près de 220 œuvres, sur les différentes périodes de la carrière d'Éric Seydoux. Elle aborde son rôle fondamental dans la mise en place de l'atelier populaire d'affiches de l'École des beaux-arts de Paris en mai 1968, puis ses débuts d'éditeur avec des artistes venus de la bande dessinée, tels Loustal, Floc'h, Mattoti ou Yves Challand. Elle évoque ensuite ses échanges privilégiés avec les artistes Pierre Buraglio, Shirley Jaffe, Claude Viallat, Béatrice Casadesus, Frédérique Lucien, Bernard Moninot et Monique Frydman, ainsi que les remarquables éditions qu'il a produites avec des artistes tels que Pol Bury, Pierrette Bloch, Paul Cox, Hélène Delprat. Les prestigieux travaux de commande avec des artistes comme Pierre Soulages, Bernard Rancillac ou Yayoi Kusama trouvent également leur place dans le parcours. Les vastes espaces dédiés aux expositions temporaires dans le musée rénové ont permis aux commissaires de développer considérablement la section consacrée à la technique de la sérigraphie, que l'imprimeur d'art avait choisie pour sa richesse et sa modernité et à laquelle il est resté fidèle toute sa vie. ○

Céline Chicha-Castex
et Cécile Pocheau-Lesteven

Éric Seydoux en 2000
Photo Jo Magrean



Éric Seydoux profession imprimeur



Du 13 septembre 2025 au 6 septembre 2026, le musée de la Bibliothèque nationale de France propose de découvrir, dans la galerie Mazarin, un nouveau florilège de ses collections consacré cette année à certains grands moments qui ont fait l'Europe, du IX^e siècle à nos jours.

Le nouveau parcours d'exposition de la galerie Mazarin dessine, selon les domaines, une pluralité d'Europées maillées les unes aux autres. S'y déploie une vision culturelle de la France dans son contexte européen, faite de circulations de personnalités, de diffusions d'idées, d'influences artistiques et de convergences de goûts qui ignorent les frontières.

L'affirmation progressive d'une culture commune
Sur le socle fragmenté des Empires romains d'Occident et d'Orient, l'Église et son réseau de grands ordres monastiques contribuent à tisser une culture commune qui s'épanouit d'abord dans les ateliers d'enluminure, puis autour des cours princières et royales. Celles-ci accumulent trésors de savoirs et d'arts dans des bibliothèques prestigieuses, comme celle de Charles V en France, attirant des savants de tous horizons.

(suite p. 26)

| | | |
|-----------------------|----|------|
| Civitates in singulis | | |
| Brabantia | 30 | 1154 |
| Archie | 20 | 754 |
| Hannonia | 24 | 950 |
| Hollandia | 29 | 400 |
| Zeelandia | 9 | 105 |
| Namurci | 4 | 182 |
| Marchionat. S. Imp. | 1 | |
| Mechelinia | 1 | 9 |
| Utrajechi | 5 | 70 |
| Frisia | 11 | 490 |
| Franssalania | 11 | 101 |
| Groeninga | 1 | 145 |
| Civitates, pagi | | |

Nicolas-Joannis Visscher, *Nova XVII provinciarum Germaniae inferioris tabula, leonis effigie*, 1630
BnF, Cartes et plans

En haut
Albrecht Dürer,
Le Moulin aux saules,
1495-1496
BnF, Estampes et
photographie

En bas
Sonia Delaunay,
*Carnaval de Rio :
maquette de costume :
Zoo*, 1928
BnF, Arts du spectacle

À partir de la Renaissance, cette culture commune continue à se développer, notamment grâce à l'invention de l'imprimerie dans la région rhénane, l'affirmation de la figure de l'artiste, ou encore la force d'attraction de foyers nouveaux comme les Pays-Bas. Dynamique commerciale et tolérance intellectuelle se mêlent à la curiosité pour la botanique et le goût général pour les jardins. L'essor d'une civilisation des spectacles qui voit les cours s'arracher les meilleurs artistes de toutes nations, et la diffusion d'idées philosophiques nouvelles qui prétendent fonder en raison un ordre universel de la connaissance et de la politique, au siècle des Lumières, contribuent à l'unité d'une culture européenne en perpétuelle transformation.

Des États-Unis d'Europe ?

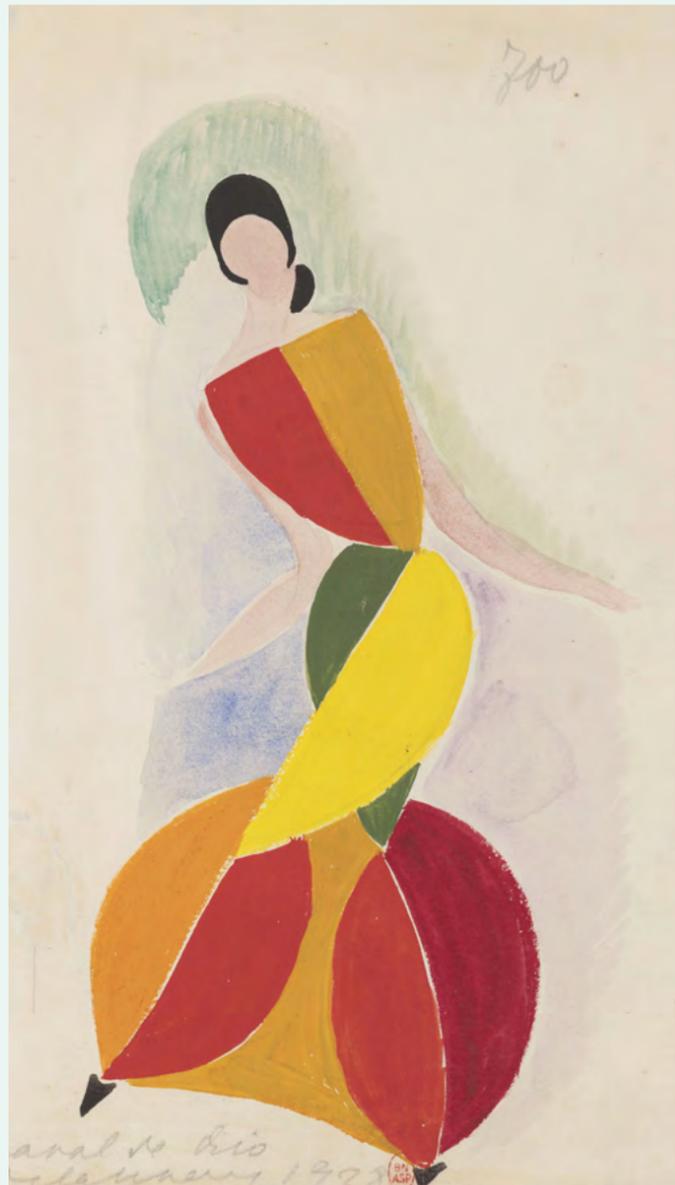
Au XIX^e siècle, la montée des nationalismes ne brise pas ce mouvement d'unification culturelle, dans lequel l'Europe s'érige en modèle civilisationnel, qu'elle tente d'imposer au reste du monde. Par leurs jeux de rivalités, ces diverses affirmations d'une identité nationale, souvent portées par des références au passé local, stimulent une créativité scientifique, artistique et intellectuelle souvent encouragée par les nouveaux États-nations. La question sociale liée à l'industrialisation montante, au nord du continent surtout, suscite des œuvres qui s'attachent à combattre la misère et l'injustice. Elle nourrit également des poussées révolutionnaires dans de nombreux pays. Victor Hugo appelle ainsi en 1849 à la création des États-Unis d'Europe, condition d'une paix durable du continent.

Vers un idéal de partage

Les grands conflits qui déchirent l'Europe au XX^e siècle exacerbent, chez de grands esprits européens, la conscience souvent socialement engagée, sinon résistante, d'une appartenance commune. La culture d'un idéal de partage, scientifique, artistique ou intellectuel, devient le fondement de toute réconciliation politique et de tout progrès collectif, tandis que de nouvelles industries culturelles, comme celle du disque, relayées par les codes uniformes de la publicité, contribuent à construire des références culturelles transnationales.

C'est le fil de cette riche histoire européenne que le musée de la BnF invite à parcourir en galerie Mazarin à travers les trésors de ses collections dont, pour des raisons de conservation des œuvres sur papier, la présentation est renouvelée en janvier et en mai 2026. ©

Emmanuel Coquery



D'or et de camaïeu

Parmi les trésors exposés en galerie Mazarin dans le cadre de la nouvelle présentation des collections, les *Heures à l'usage de Rome*, dites *Heures de Henri IV*, témoignent du rôle et de l'excellence des ateliers d'enlumineurs parisiens de la Renaissance.

Les métiers du livre – parcheminiers, copistes, enlumineurs, imprimeurs et libraires – ont connu une grande prospérité à Paris au tournant du XV^e et du XVI^e siècle. La capitale conforta ainsi sa place de centre majeur de production et de diffusion du livre, aussi bien imprimé que manuscrit, pour une large clientèle. Les ateliers d'enlumineurs, en premier lieu celui de Jean Pichore, étaient à même de fournir des manuscrits richement enluminés, aux programmes ambitieux, à destination des commanditaires les plus fortunés, les plus exigeants et les plus raffinés. C'est pour l'un d'entre eux, resté anonyme, que l'enlumineur longtemps confondu avec Jean Pichore et aujourd'hui désigné sous le nom de convention de Maître des Triomphes de Pétrarque, illustra vers 1500-1505 des *Heures à l'usage de Rome*, dites *Heures de Henri IV* – en raison de sa reliure aux armes royales, plus tardive.

Un chef-d'œuvre enluminé parisien
Toutes les pages du manuscrit ont en

effet été recouvertes de feuilles d'or, luxe extrêmement rare à ce niveau d'utilisation. Les textes principaux sont introduits par de grandes compositions peintes à pleine page, ceintes d'un cadre noir, comme des tableaux de dévotion, si fréquents à cette époque dans le contexte d'une nouvelle approche de la religion, plus personnelle et intériorisée, marquée par davantage de prières et de méditation (la *devotio moderna*). Ces peintures sont exécutées en camaïeu de blanc et de teintes sombres, rehaussé de lavis mauve et d'or, conférant à l'ensemble une grande élégance. Elles donnent au dévot l'impression d'une fenêtre ouverte sur les épisodes des Saintes Écritures, comme s'il y prenait part.

Itinéraire d'un manuscrit prisé

Le volume est rapidement passé chez un éminent bibliophile, le cardinal et archevêque de Rouen Georges d'Amboise (1460-1510), qui installa sa riche bibliothèque dans son château de Gaillon, chef-d'œuvre de la Renaissance en

Normandie. Dans cette bibliothèque – on parlait à l'époque de « librairie » – se trouvaient plus de 200 volumes : des commandes passées à Paris et à Rouen, des cadeaux mais aussi et surtout 138 manuscrits italiens richement enluminés, achetés auprès du roi de Naples déchu Frédéric d'Aragon. Cette bibliothèque était ainsi un trait d'union entre la France et l'Italie, comme l'était également la Bibliothèque royale française de Charles VIII et Louis XII.

Les *Heures à l'usage de Rome* n'avaient cependant pas fini leur prestigieux parcours. Toujours conservées à Gaillon au milieu du XVI^e siècle, entre les mains de Georges II d'Amboise, neveu du cardinal, elles furent acquises par Henri IV à l'extrême fin du XVI^e siècle, avec ce qui restait de la bibliothèque de Gaillon, pour être placées dans le cabinet de livres que le souverain avait décidé d'installer au palais du Louvre. Elles furent transférées peu après 1729 à la Bibliothèque royale (actuelle BnF) quand Louis XV décida de supprimer le cabinet du Louvre. Elles sont depuis conservées au département des Manuscrits sous la cote Latin 1171, et seront exceptionnellement visibles en galerie Mazarin jusqu'au 11 janvier 2026.

© Maxence Hermant

Heures à l'usage de Rome, dites *Heures de Henri IV*, vers 1500
BnF, Manuscrits

Dessiner, résister, témoigner

Edmond François Calvo, couverture originale pour l'édition intégrale de *La Bête est morte !*, janvier 1946.
BnF, Réserve des livres rares © Éditions Gallimard

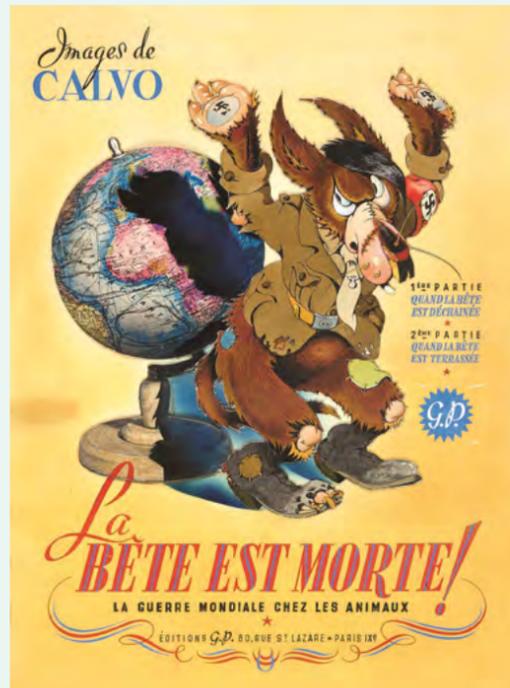
Grâce au succès d'un appel au don et au mécénat, la BnF a fait cette année l'acquisition des 77 planches originales de *La Bête est morte !* dessinées par Calvo. Acte de résistance et œuvre mémorielle, ce chef-d'œuvre est exposé à partir du 11 octobre dans la Rotonde du musée de la BnF, en regard d'une sélection de pièces conservées dans différents départements. Cette présentation s'inscrit dans le cadre de la commémoration du 80^e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale et est labellisée par la Mission Libération.

Monument de la bande dessinée, *La Bête est morte ! La guerre mondiale chez les animaux* est imagé par Edmond François Calvo (1892-1957), sur un scénario de Victor Dancette (1900-1975), directeur des éditions Générale Publicité (G.P.) et, pour la première partie, Jacques Zimmermann (1899-1977), publiciste, prisonnier de retour d'Allemagne marqué par l'expérience des *Kommandos*.

Un récit conçu dans la clandestinité

Publié en deux fascicules chez G.P., le premier « pendant le troisième mois de la Libération », le second en juin 1945, *La Bête est morte !* transpose dans le règne animal le conflit, conté par la voix d'un écureuil vétérinaire s'adressant à ses petits-enfants. Conçu dans la clandestinité, ce récit de l'Histoire immédiate sous la forme d'une fable animalière est un acte de résistance doublé d'un témoignage pour les générations futures.

Les Allemands sont représentés en loups conduits par « le Grand Loup » (Hitler) et ses deux acolytes que sont le « Cochon décoré » (Göring) et le « Putois bavard » (Goebbels), les Italiens en hyènes, les Russes en ours blancs, les Anglais en *dogs*, les Américains en bisons... tandis que les Français forment un peuple bigarré composé de lapins, écureuils, grenouilles, cigognes... Opérations militaires et événements politiques sont exposés



avec un fascinant sens du détail, tout comme la Résistance tant intérieure qu'extérieure et la vie quotidienne des civils (exode, rationnement, torture, exécutions, massacres). Enfin, *La Bête est morte !* est la première bande dessinée à évoquer le sort des Juifs, dénonçant la déportation et les « camps de la mort » d'où l'on ne vit jamais aucun revenir.

Un chef-d'œuvre du neuvième art

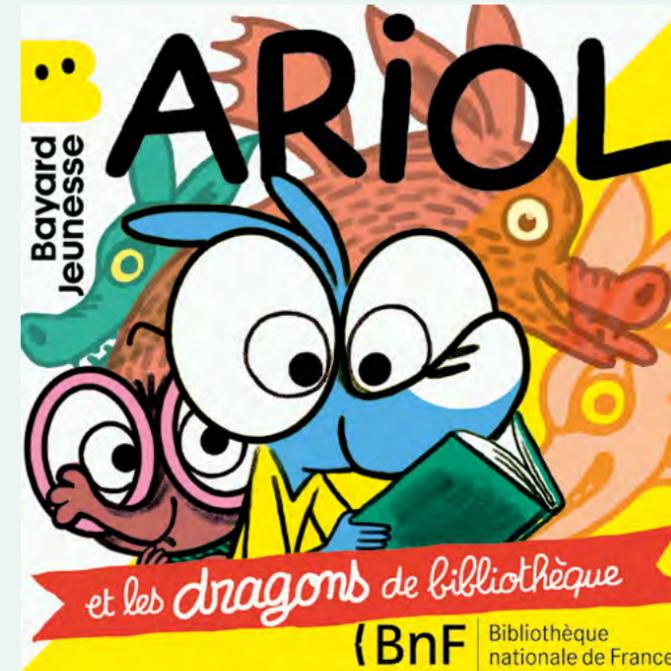
Au sommet de son art, Calvo réalise une époustouflante mise en page et excelle dans le rendu du mouvement, servi par une esthétique de la couleur directe. Réaliste dans la violence et l'horreur, le dessin confère au récit sa pleine puissance dramatique, adoucie toutefois par la figure animale, l'humanisation d'un arbre, d'un avion ainsi que par l'esprit enfantin et ludique pointant sur le théâtre de la guerre.

La Bête est morte ! à la lumière des collections de la BnF

La présentation au public de cette acquisition exceptionnelle est l'occasion d'éclairer chacune des planches exposées par des documents issus des collections de la BnF et témoignant des faits relatés : impressions clandestines ; archives de la Résistance (Jean Moulin, Germaine Tillion, Madeleine Jégouzo, Maurice Ténine), dont certaines exposées pour la première fois ; photographies (Henri Cartier-Bresson, Robert Capa) ; dessins d'artistes déportés (Jacques Lamy) ; enregistrements sonores,

partitions et films d'époque ; documents de propagande (tracts, affiches)... Rapprochées des planches originales, toutes ces pièces démontrent combien l'œuvre est documentée et fait acte de mémoire. ©

Carine Picaut et Yann Kergunteuil



au musée de la BnF!

Un podcast coproduit avec les éditions Bayard Jeunesse fait découvrir les collections et le musée de la BnF à travers le regard d'Ariol, héros de la série de bandes dessinées jeunesse de Marc Boutavant et Emmanuel Guibert.

Il était une fois un petit âne bleu à lunettes, une jolie vachette et un cancre porcelet... en visite à la Bibliothèque ! Les lecteurs de *J'aime lire* auront reconnu Ariol et ses amis, échappés de la série de bandes dessinées créée par Marc Boutavant et Emmanuel Guibert. Dans un podcast destiné aux enfants de 8 à 12 ans, la joyeuse bande investit le site Richelieu et parcourt le musée de la BnF. Ils y découvrent les animaux cachés dans les collections, depuis le centaure gravé sur une sphère céleste du XI^e siècle jusqu'aux renards d'Hiroshige.

Sous les objets, les histoires

Coproduite par la BnF et les éditions Bayard Jeunesse, qui publie depuis 1999 les aventures d'Ariol, la série de podcasts *Ariol et les dragons de bibliothèque* a été écrite par Emmanuel Guibert. « La BnF m'a proposé une liste d'objets et de documents qui s'est affinée peu à peu, explique-t-il. J'ai ensuite eu des conversations passionnantes avec les conservateurs et conservatrices chargés des collections. » Ces échanges lui ont

permis de découvrir des « histoires formidables », comme celle du théâtre-baleine de Villerville, véritable salle de spectacle aménagée dans le corps d'une baleine échouée sur la plage de Cricqueboeuf à la fin du XIX^e siècle. Ils l'ont également conduit à créer pour l'occasion un nouveau personnage, la très enthousiaste Josiane Cicéron qui guide la classe d'Ariol à travers le site Richelieu où elle travaille en tant que... conservatrice.

Le savoir et la rigolade

Le récit est construit autour des discussions entre les adultes – parmi lesquels on retrouve M. Le Blount, professeur bien connu du lectorat d'Ariol – et les enfants qui s'approprient à leur manière les collections de la BnF. « J'ai essayé de passer l'information sans en avoir l'air, en farcissant les dialogues d'amusement, note Emmanuel Guibert. C'est d'ailleurs toujours ce que j'ai eu à cœur de faire dans les albums : transmettre du savoir et des informations à travers la rigolade ! »

Les huit épisodes du podcast, d'une

durée de 10 minutes, peuvent s'écouter dans n'importe quel ordre : chacun est centré sur un objet, une œuvre ou un document extrait des collections. Les auditeurs passent ainsi d'une monnaie antique à un manuscrit médiéval, d'un enregistrement sonore à une partition musicale. Ils peuvent y croiser un ornithorynque ou un lion, des grenouilles ou des dragons. Les époques et les thèmes abordés, aussi vastes que le sont les fonds de la Bibliothèque, varient d'un épisode à l'autre. Ainsi celui qui est consacré à la jument d'Eadweard Muybridge permet d'évoquer l'invention de l'instantané photographique tout en résolvant le mystère qui entoure le mouvement des pattes d'un cheval au galop. Racontées par les voix d'Ariol, Ramono, Pétula et les autres, les collections s'animent et donnent envie d'aller les voir de près... au musée ! ©

Mélanie Leroy-Terquem



Scannez le QR code pour écouter le podcast

Visuel du podcast *Ariol et les dragons de bibliothèque* dessiné par Marc Boutavant

Souscription Proust

La BnF lance un appel aux dons pour faire entrer dans ses collections un ensemble exceptionnel de manuscrits, de correspondances, de dessins et de travaux de jeunesse de Marcel Proust. Grâce à cette acquisition, la Bibliothèque pourra réunir des pièces qui avaient été séparées au fil du temps et conservera un fonds Marcel Proust unique au monde.

Le fonds Proust proposé à la BnF comprend de très importants dossiers de correspondances, en grande partie inédites, notamment un ensemble de lettres et brouillons de lettres de Proust à divers destinataires, mais surtout les lettres reçues par l'écrivain de ses premiers éditeurs. Parmi elles, on trouve l'exceptionnel document qu'est le contrat à compte d'auteur avec Grasset pour ce qui s'appelle encore *Le Temps perdu*. La très riche correspondance de Proust avec les éditions Gallimard montre la poursuite de cette aventure capitale pour l'histoire de la littérature au XX^e siècle : les préoccupations les plus intellectuelles et théoriques comme les données concrètes de la fabrication d'un livre s'en trouvent éclairées.

Un ensemble de manuscrits variés

Les esquisses et brouillons de Proust pour l'écriture de ses premiers textes sur John Ruskin forment un autre ensemble majeur. L'écrivain et critique d'art britannique avait eu une importance considérable dans l'élaboration de la pensée de Proust. Ces dossiers montrent le patient travail de Proust, en collaboration avec sa mère, à la fois pour la traduction des œuvres de Ruskin comme pour la rédaction de ses propres articles. Un cahier de brouillon du texte « Sur la lecture », cette longue préface pour la publication de la traduction de *Sésame et les lys* en 1906, est un exemple frappant du travail d'écriture de l'auteur très peu de temps avant le début de la rédaction de *À la recherche du temps perdu*. Le fonds comprend également des exemples de travaux scolaires et universitaires rédigés entre 1884 et 1895. Ils documentent la formation de l'écrivain au lycée Condorcet jusqu'à l'obtention de son baccalauréat et, plus tard, à la Sorbonne. Ces travaux fournissent des informations sur les connaissances du futur écrivain, en particulier dans les humanités classiques, et offrent des indications sur ses lectures, les cours qu'il a suivis. Plusieurs de ces travaux portent les corrections de ses professeurs, parmi lesquelles celles de son professeur de philosophie Alphonse Darlu sont particulièrement remarquables.

Des inédits et des trésors

Autre découverte majeure : une quinzaine d'inédits relatifs à *Jean Santeuil*, premier roman de Marcel Proust qui resta

inachevé. Bien que rédigé à la troisième personne, il annonce *À la recherche du temps perdu*. Les pastiches que Proust publia dans *Le Figaro*, ses articles, dont plusieurs inédits, des dessins, dont le plan d'une exposition Whistler en juin 1905 réalisé par Proust à l'usage de sa

mère, figurent parmi les nombreux trésors présents dans le fonds. Mais c'est sans compter les manuscrits de *À la recherche du temps perdu* qui représentent la partie la plus remarquable et volumineuse du fonds (quelque 330 numéros sur 900 environ). De formats très variés, ces manuscrits sont issus de toutes les étapes de travail de Proust, des brouillons de premier jet jusqu'aux mises au net plus soignées et aux dactylographies corrigées, en incluant de nombreux ajouts dont huit paperoles remarquables.

De la biscotte à la madeleine

Plusieurs de ces manuscrits concernent certains des passages les plus célèbres de *À la recherche du temps perdu*. Nous y trouvons ainsi la plus ancienne référence connue à la célèbre « petite madeleine » : dans une version, la madeleine est d'abord du pain rassis, dans une autre elle prend la forme d'une biscotte. Parmi les nombreux autres manuscrits exceptionnels se trouve une variante de la célèbre scène du coucher, mais aussi plusieurs fragments des toutes dernières pages du *Temps retrouvé*.

Ce fonds a été classé œuvre d'intérêt patrimonial majeur, tant il est apparu crucial d'éviter la dispersion de cet ensemble et d'assurer sa présence sur le territoire français. Grâce à la volonté de la famille de Marcel Proust et avec la collaboration de Sotheby's, il rejoindra celui que la Bibliothèque nationale avait acquis en 1962 auprès de Suzy Mante-Proust, qu'il complètera parfaitement. ©

Guillaume Fau et Olivier Wagner

Comment faire un don ?

Rendez-vous sur le site internet de la BnF :

bnf.fr/fr/soutenez-la-bnf

Le don donne lieu à une réduction d'impôt de 66 % du montant versé.

Contacts : 01 53 79 46 60 ou proust@bnf.fr



En haut, à gauche
Le sommeil
d'Albertine dans
La Prisonnière,
paperole autographe,
1916-1922
© Sotheby's

En haut, à droite
Portrait de Marcel
Proust par Otto et
Pirou, XX^e siècle
BnF, Manuscrits

Ci-contre
Aperçu du fonds
Proust de la BnF :
placards, cahiers et
pages détachées
BnF, Manuscrits

Mission provenance des collections

À la BnF comme dans d'autres institutions culturelles, ces dernières années ont vu émerger une réflexion de fond sur la question de la provenance des collections. Retour sur les actions menées en ce sens à la Bibliothèque.

Les questionnements sur la provenance des collections, leur statut, leur restitution éventuelle ou leur sécurisation se sont accrus depuis quelques années à la faveur de différents rapports qui ont été rédigés sur cette question cruciale. Les préconisations qui y sont faites permettent aujourd'hui de renforcer la transparence sur l'origine exacte des collections, ainsi que la prise en compte de la complexité des recherches de provenance pour les conservateurs.

Un cadre juridique et institutionnel en cours de constitution

En 2023, deux lois ont été publiées au *Journal officiel* : la première sur la restitution des restes humains appartenant aux collections publiques et la deuxième relative à la restitution des biens culturels ayant fait l'objet de spoliation. La proposition d'une troisième loi concernant la restitution des biens extra-européens avait été validée par le Sénat en juillet 2024.

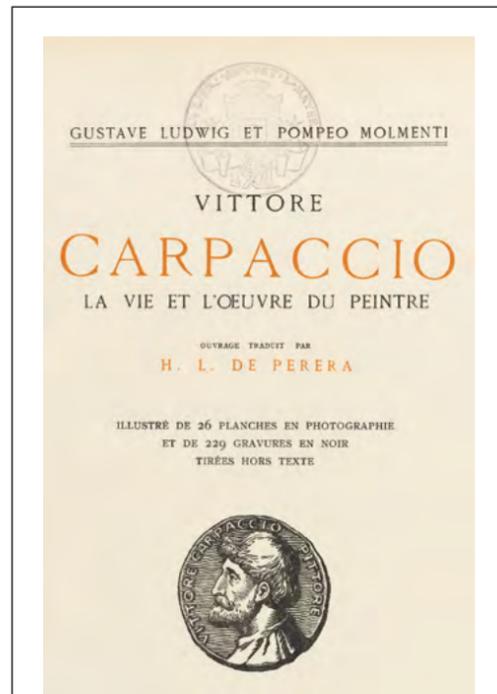
Cette même année, le ministère de la Culture a lancé une politique volontariste de recherches de provenance par la création d'une mission de préfiguration réunissant aujourd'hui 130 conservateurs, archivistes, chargés documentaires issus

de divers établissements culturels, parmi lesquels la BnF. Les travaux, dont la BnF est partie prenante, donneront lieu en septembre 2025 à la remise d'un rapport avec une quarantaine de préconisations permettant une meilleure identification des documents conservés ou de ceux que l'on souhaite acquérir.

Une réflexion engagée à la BnF depuis plusieurs années

Si la Bibliothèque a toujours porté une grande attention à l'origine des documents acquis, elle a initié une réflexion dès 2018 pour évaluer les enjeux autour des biens potentiellement sensibles. Un comité a alors été chargé d'élaborer une stratégie définissant une politique de gestion des risques et apportant son soutien aux conservateurs dans l'étude de la provenance des collections. Les premiers travaux ont fait émerger plusieurs axes de travail essentiels : veille juridique, campagne de numérisation des très nombreux registres d'entrées, ou encore liste des critères caractérisant les biens concernés. La BnF pourra ainsi mieux identifier certaines collections, les documenter, les numériser et les diffuser. 

Catherine Aurérin



Une première restitution en juin 2025

Le 13 juin, la BnF a restitué à son ayant droit un ouvrage spolié pendant la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit de *Vittore Carpaccio : la vie et l'œuvre du peintre*, de Gustave Ludwig et Pompeo Molmenti, publié en 1910, ayant appartenu à l'historien de l'art allemand August Liebmann Mayer, réfugié en France en 1941. Dénoncé par la Gestapo en 1944, il avait été interné à Drancy, puis assassiné à Auschwitz. Le livre, saisi en mai 1945 par la 2^e DB Leclerc dans la résidence secondaire de Göring, avait été donné à la Bibliothèque nationale. Des recherches menées au sein des collections ont permis de découvrir ce volume portant l'ex-libris de Mayer. La BnF a alors sollicité la Commission pour la restitution des biens et l'indemnisation des victimes de spoliation antisémites en 2024, qui a recommandé la restitution à l'ayant droit, Angelika Mayer.

SINDBAD l'intelligence humaine à votre service !



Le 15 novembre 2005 était publiée la première question adressée à SINDBAD, Service d'INformation Des Bibliothécaires à Distance. Vingt ans après, ce service d'assistance à la recherche, gratuit et ouvert à tous, répond à plus de 10 000 questions par an. Entretien avec Coralie Philibert, coordinatrice du dispositif.

Chroniques : Pourquoi SINDBAD a-t-il été mis en place ?

Coralie Philibert : Le service répond à un double objectif. Il permet d'une part aux lecteurs de préparer leur venue à la BnF, en étant accompagnés dans leurs recherches par l'expertise documentaire de bibliothécaires qui fournissent explications et conseils méthodologiques. Il offre d'autre part une aide à la recherche à distance, ce qui est particulièrement précieux quand on habite en province ou à l'étranger. L'utilité d'un tel service ne s'est jamais démentie ; elle a été encore renforcée pendant la période du Covid.

Quelle modalité est privilégiée par les usagers ?

Tout dépend de la question posée ! Nous recommandons d'utiliser le formulaire en ligne (bnf.fr/une-question-pensez-sindbad) pour toutes les demandes un peu complexes qui nécessiteront des recherches assez poussées. Le *chat*, qui fonctionne du lundi au vendredi de 13 h à 17 h, permet d'obtenir une réponse immédiate – même depuis le métro, la rue ou la terrasse d'un café, comme le font certains de nos usagers ! Le numérique n'est cependant pas exclusif : il est toujours possible d'envoyer sa demande par courrier. Nous recevons chaque année environ 400 lettres, un chiffre qui est loin des 10 000 demandes numériques, mais qui n'est pas négligeable pour autant. Souvent manuscrites, elles viennent pour beaucoup de l'étranger ou de publics français empêchés, par exemple des détenus ou des personnes âgées qui ont peu accès à internet.

Le service utilise-t-il de l'intelligence artificielle ?

La question d'y avoir recours s'est posée, mais l'IA a été écartée, parce qu'elle n'est ici pas pertinente. Le service est fondé sur de l'humain : de

très nombreux bibliothécaires y contribuent. Sollicités en fonction de leur expertise, ils procèdent à des recherches au sein des catalogues (de la BnF, d'autres bibliothèques et centres d'archives français ou étrangers), mais aussi de sites de référence en ligne ; ils se déplacent également dans les magasins pour consulter directement des ouvrages... Leur réponse, envoyée sous trois jours ouvrés, comprend à la fois des références bibliographiques, les plus variées possibles, et des conseils d'orientation vers des outils ou des institutions spécifiques.

Toute question est-elle bonne à poser ?

Nous répondons à toutes les demandes en lien avec la recherche documentaire, qu'elles concernent les collections de la BnF ou d'autres fonds, le fonctionnement de la Bibliothèque, ses services... C'est en somme une transposition à distance de ce que nous faisons, en tant que bibliothécaire, en banque de salle ! Nous pouvons nous pencher sur tout type de sujets – que ce soit une adresse dans un ancien annuaire ou le classement du *cross du Figaro* de 1975, comme cela a pu nous être demandé – à condition que la question soit aussi précise que possible. Pour la presse, par exemple, nous avons besoin du titre et de l'année, sans quoi les recherches seraient bien trop longues... Le mieux est de nous fournir la source, par exemple la photo de la page où la référence est citée, pour éviter tout risque de coquille et de quête infructueuse. 

Propos recueillis par Alice Tillier-Chevallier

Illustration
Claire Ardent

Cycle de performances | Chorégraphie pour une œuvre
Chapitre 1 : Sonia Delaunay – dessins de maquettes de costumes
Lundi 13 octobre 2025
BnF | Richelieu
Voir agenda p. 27

Danse avec les œuvres



Depuis début 2025, le site Richelieu accueille des performances dansées en lien avec des trésors exposés dans le musée de la BnF. Cette expérience sensorielle donne vie et mouvement, par la grâce de la danse, à un manuscrit, une estampe ou encore un objet extrait des collections de la Bibliothèque. La deuxième édition du projet « Chorégraphie pour une œuvre » met les femmes à l'honneur.

L'idée de proposer de la danse au sein de la Bibliothèque est venue du désir de réconcilier des mondes apparemment opposés, celui de l'activité immobile des lecteurs et celui des corps en mouvement, comme invitation à l'évasion. Aymar Crosnier, qui a imaginé le projet et conçu la programmation, voit dans cette dualité un espace propre à la création et à l'émergence d'un nouveau regard : « Alors que les lecteurs s'immergent dans les mots figés sur les pages, les danseurs transcendent les frontières du temps et de l'espace, créant un dialogue dynamique entre le passé et le présent, confie-t-il. Le site Richelieu, avec son musée qui permet au public de découvrir les chefs-d'œuvre des collections de la Bibliothèque, constitue un magnifique écrin et offre un décor de choix aux créations des chorégraphes. »

Réveiller les belles endormies

Les immenses collections conservées par la BnF contiennent des trésors d'une grande variété, de l'Antiquité à nos jours : vases, médailles, manuscrits, cartes anciennes, estampes, livres, photographies, partitions, bandes

sonores... « Ces précieux témoins figés dans le temps, bien que muets et immobiles dans les magasins de la Bibliothèque, enferment les récits, les connaissances et les rêves des siècles passés ! » Si le musée de la BnF présente une sélection de ces œuvres qui prennent vie dans ses vitrines sous le regard des visiteurs, le projet artistique « Chorégraphie pour une œuvre » s'en saisit, réveillant ces belles endormies pour les inscrire dans un mouvement à la fois éphémère et envoûtant.

Sonia, Simone et Édith

Cette deuxième saison choisit de mettre en lumière des figures de femmes célèbres en imaginant une rencontre fictionnelle entre trois créatrices : le 29 mai 1947, Sonia Delaunay (1885-1979), revenue à Paris après la guerre, reprend son activité artistique tandis que Simone de Beauvoir (1908-1986), figure intellectuelle montante, commence à écrire *Le Deuxième Sexe* et qu'Édith Piaf (1915-1963) est au sommet de sa gloire avec l'immense succès de *La Vie en rose*. Aymar Crosnier a proposé à Trajal Harrel, chorégraphe de renommée internationale, d'imaginer trois performances en lien avec leurs œuvres présentées à cette occasion. Chacune a travaillé à une forme d'émancipation : Delaunay en brisant les codes de la représentation classique et les conventions esthétiques masculines, Beauvoir en montrant comment la femme a été désignée historiquement comme un être assigné, défini par les regards extérieurs, et Piaf, en chantant pour transfigurer la souffrance en beauté. Leurs mondes entreront en dialogue dans un espace où les œuvres du passé et les corps d'aujourd'hui seront en résonance.

© Sylvie Lisiecki

Répétition pour la performance de Mathilde Monnier inspirée par *La Vague* d'Hokusai, décembre 2024
Photo Élie Ludwig / BnF

Journée d'étude | Jean-Patrick Manchette aujourd'hui
Mardi 14 octobre 2025
BnF | François-Mitterrand
Voir agenda p. 17

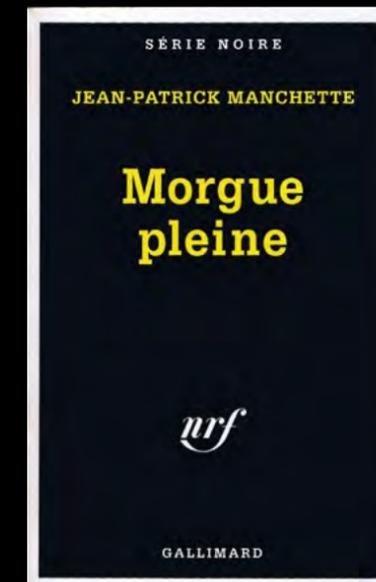
Manchette même pas mort !

Figure majeure du polar français, Jean-Patrick Manchette (1942-1995) a produit une œuvre foisonnante. Le département Littérature et art lui consacre une journée d'étude, organisée avec Nicolas Le Flahec, auteur de *Jean-Patrick Manchette : écrire contre* (Gallimard, 2025), afin d'explorer la postérité de ses textes et leur influence sur une nouvelle génération d'auteurs et d'artistes.

Trente ans après la disparition de l'écrivain, l'œuvre de Jean-Patrick Manchette continue d'impressionner par sa richesse. Les romans publiés entre 1971 et 1981 ont suffi pour marquer les esprits des lecteurs et l'histoire de la « Série noire ». Dès 1996, de nombreuses publications posthumes ont peu à peu étendu les frontières d'une œuvre qui n'en finit plus de surprendre : des recueils de chroniques, un roman inachevé, une pièce de théâtre, des nouvelles, un journal, des lettres ou des entretiens sont ainsi venus éclairer et prolonger la décennie romanesque. Les textes écrits avant l'entrée au catalogue de la « Série noire » ont aussi trouvé leur place dans ce vaste ensemble, tandis que l'œuvre de Manchette a continué à être adaptée au cinéma, en bande dessinée et même sur scène. C'est cette diversité que les conférences et les tables rondes organisées le 14 octobre 2025 entendent explorer, pour mieux saisir ce qui fait la vitalité de « Manchette aujourd'hui ».

De l'auteur de polar au traducteur

Durant cette journée, Gilles Magniont, maître de conférences à l'université Bordeaux Montaigne, s'intéressera par exemple à la question de l'humour dans l'œuvre de Manchette. Arnaud Welfringer, également maître de conférences à l'université



Jean-Patrick Manchette, *Morgue pleine*, 1973
coll. « Série noire »
© éditions Gallimard

Bordeaux Montaigne, s'interrogera pour sa part sur l'empreinte laissée par ses héroïnes. Natacha Levat, maître de conférences à l'université de Limoges, analysera différentes adaptations cinématographiques de ses romans. Quant à Benoît Tadié, professeur à l'université Paris Nanterre et traducteur pour la « Série noire », il explorera une facette essentielle de l'œuvre de Manchette : les traductions qu'il a signées pour faire découvrir aux lecteurs français certains textes de Donald Westlake ou Ross Thomas.

Une figure de la « Série noire »

Tout au long de la journée, ces conférences se prolongeront par des tables rondes. La première sera consacrée aux liens que Manchette entretient avec la « Série noire », à l'occasion des 80 ans de cette collection créée par Marcel Duhamel aux éditions Gallimard. Parmi les intervenants, Stéphanie Delestré, directrice de la collection depuis

2017, livrera son regard sur l'écrivain. Xavier Boissel racontera ensuite comment les mots et la pensée de Manchette ont nourri ses propres ouvrages parus aux éditions Inculte ainsi que ses polars publiés par les éditions 10/18. La journée se conclura par une rencontre avec Max Cabanes, dessinateur qui, en collaboration avec Doug Headline, a adapté plusieurs romans de Manchette. Il reviendra notamment sur l'adaptation en bande dessinée de *Que d'os !*, qui sera publiée à l'automne. Après ces échanges, une séance de dédicaces réunira les auteurs présents.

Cette journée bénéficie également du soutien du projet ANR Polarisation, qui rassemble de nombreux universitaires consacrant leurs recherches aux récits criminels publiés entre 1945 et 1989. ©

Nicolas Le Flahec et Grégoire Vitrac

Né il y a un siècle, mort il y a trois décennies, Gilles Deleuze (1925-1995) publiait il y a quarante ans *L'Image-temps*. Pour ces trois raisons, la BnF, le Centre Pompidou et le cinéma MK2 Bibliothèque ont souhaité célébrer la pensée deleuzienne avec un ensemble d'événements intitulés « Un siècle avec Deleuze ». Parmi les temps forts de la programmation, l'après-midi du 8 novembre réunira une douzaine de personnalités qui incarneront sur scène les « personnages conceptuels » élaborés par le philosophe.

L'Extraterrestre, l'Épuisé, la Tique, l'Idiot, l'Enfant, le Surfeur, mais aussi Socrate, Alice, John McEnroe ou le visage d'Ingrid Bergman sont autant de figures qui peuplent la pensée de Gilles Deleuze. Une douzaine d'entre elles prendront corps sur la scène du petit auditorium du site François-Mitterrand à l'occasion d'un événement organisé par Élie During, maître de conférences en philosophie à l'université Paris-Nanterre, et Dork Zabunyan, professeur en études cinématographiques à l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis. « *Deleuze a théorisé l'idée que, en philosophie, il n'y a pas que des concepts, il y a aussi des personnages, explique Élie During. Il peut s'agir de références issues de la littérature, comme Bartleby, de la pop culture, comme Charlot, ou de figures issues d'anecdotes, de choses vues ou perçues. Ce ne sont pas de simples exemples susceptibles d'illustrer une pensée, mais des "personnages conceptuels" qui fonctionnent comme des opérateurs philosophiques.* »

Incarner le Christ ou le petit Hans

Douze personnalités issues d'horizons divers viendront donner chair à des figures comme le Sujet larvaire, le Cinéphile ou l'Indien, au cours d'une après-midi qui ressemblera davantage à un plateau de stand-up qu'à une succession de conférences. « *Nous souhaitons proposer une diversité de voix et de compétences, souligne Dork Zabunyan. On n'y verra pas seulement des philosophes : ce n'est pas un colloque !* » Les écrivains Patrice Blouin, Tristan Garcia

et Émilie Notéris partageront ainsi la scène avec le poète Jérôme Game, la documentariste Judith Abensour, la philosophe Catherine Malabou ou encore l'historien du cinéma Antoine de Baecque. Chaque intervenant a choisi un personnage en fonction de sa sensibilité ou de son expertise : la psychanalyste Sophie Mendelsohn a ainsi opté pour le petit Hans, cas clinique étudié par Freud dans ses *Cinq psychanalyses* et évoqué par Deleuze dans *Mille plateaux* et *L'Anti-Œdipe*, tandis que l'historien de l'art Bertrand Prévost se penchera sur la figure du Christ dont il est notamment question dans les cours du penseur sur la peinture. Le philosophe Mathieu Potte-Bonneville a quant à lui porté son dévolu sur le

personnage du Coureur, qu'il compte incarner à petites foulées.

Conçu comme un spectacle, l'événement permettra au public de s'immerger dans la pensée de Deleuze au sein d'un lieu cher aux deleuziens : c'est à la BnF que se trouvent les enregistrements des 413 heures de cours données par le philosophe entre 1979 et 1987 à l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis. Données en 1998 par ses ayants droit et conservées au département Son, vidéo, multimédia, les 273 cassettes audio ont été numérisées et sont aujourd'hui disponibles dans Gallica (c.bnf.fr/W2y). Nul doute que les spectateurs présents le 8 novembre auront envie de s'y replonger. ©

Mélanie Leroy-Terquem

Illustration
Claire Ardent



Deleuze sur un plateau

Max Martine Maya & les autres

Pendant deux jours, chercheurs, créateurs et professionnels du livre jeunesse se réunissent à la BnF pour interroger les processus de légitimation et de patrimonialisation du livre pour enfants, sous l'égide de trois héros qui ont marqué son histoire.

En 2008-2009, l'exposition *Babar, Harry Potter & Cie* célébrait l'intégration du Centre national de la littérature pour la jeunesse à la Bibliothèque nationale de France, affirmant ainsi la reconnaissance du livre pour enfants comme objet culturel légitime et patrimonial. En clin d'œil à ce titre, d'autres personnages ont été choisis pour incarner la poursuite de cette réflexion, à l'heure où *La Revue des livres pour enfants* fête ses 60 ans (voir p. 58). Lors des discussions au sein du comité scientifique du colloque, qui réunissait des partenaires membres de l'Association française de recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance, et du projet d'établissement Sciences de l'enfance et de la jeunesse de l'université Sorbonne Nouvelle, trois noms ont émergé, d'abord sous forme de boutade, puis comme une option très sérieuse.

Trois visages du livre pour enfants

Max est le héros de *Max et les Maximonstres* (*Where the Wild Things Are*), album de Maurice Sendak publié aux États-Unis en 1963 (1965 en France), archétype du chef-d'œuvre objet de thèses et de colloques – dont l'un s'est tenu en 2014 à la BnF. À ses côtés, les organisateurs du colloque ont spontanément souhaité placer *Martine*, série de Gilbert Delahaye et Marcel Marlier publiée à partir de 1954 et vendue à des millions d'exemplaires à travers le monde. Il s'agissait de s'intéresser non seulement aux œuvres reconnues par la critique, mais aussi aux récits plébiscités par les enfants et les familles. D'ailleurs, Max ne renvoie-t-il pas autant à l'instigateur de la « fête épouvantable » qu'au héros de la série *Max et Lili*, star

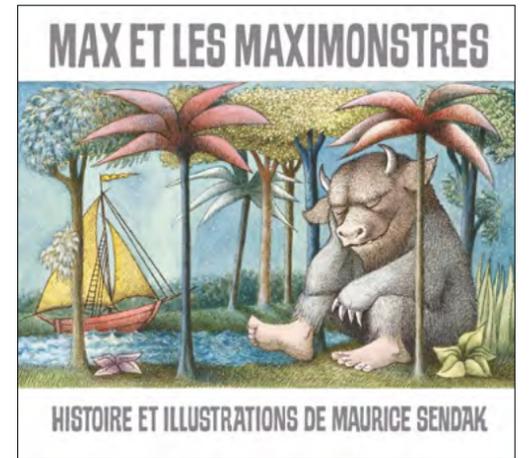
des emprunts en bibliothèques publiques ? Au fil des discussions du comité scientifique, un troisième nom est apparu, celui de Maya, qui renvoie au

titre d'un roman de Waldemar Bonsels publié en Allemagne en 1912 (*Die Biene Maja und ihre Abenteuer*), personnage popularisé dans les années 1970 par le dessin animé germano-japonais *Maya l'abeille*. Cette héroïne permettait de mettre en lumière le caractère transmédiatique de certains personnages, à l'image de Babar et Harry Potter.

Interroger la notion de classique pour la jeunesse

Un garçon, une fille et une abeille... Au-delà des trois prénoms commençant par la même lettre, voici un trio pertinent pour 2025, représentatif de la diversité de la littérature pour la jeunesse et des objets culturels de l'enfance. Incontournables, chefs-d'œuvre, classiques, canons... Quels que soient les noms qu'on leur donne, certaines œuvres paraissent indispensables à connaître et à conserver, pour ce qu'elles peuvent apporter aux enfants, aux adolescents et aux adultes d'aujourd'hui. Ce processus de légitimation et de patrimonialisation emprunte de nombreuses voies : celles de l'école, de la critique, des éditeurs, des bibliothèques, des réseaux sociaux, des enfants... Lors de ce colloque, de nombreux acteurs et actrices du livre et de la médiation interrogeront la notion de classique, qu'Italo Calvino aimait à définir comme « *un livre qui n'a jamais fini de dire ce qu'il a à dire* ». ©

Virginie Meyer



De haut en bas
Maurice Sendak, *Max et les Maximonstres*, 2015

Gilbert Delahaye, Marcel Marlier, *Martine à la ferme*, 2004 © Casterman

Waldemar Bonsels, *Die Biene Maja*, 1912

Abraham Ségal des films en quête



Dans le cadre du Mois du film documentaire, la BnF a donné carte blanche au documentariste Abraham Ségal. Des projections-rencontres sont organisées autour de trois de ses films : *La Parole ou la Mort* (2009), *Camus, de l'absurde à la révolte* (2014) et *De page en page* (1999). L'occasion pour le cinéaste, qui a donné les droits de diffusion de ses films dans Gallica, de revenir sur sa filmographie et sur ses choix d'écriture.

Chroniques : *La Parole ou la Mort* sera projeté à la BnF le 15 novembre prochain : dans quel contexte avez-vous tourné ce film ?

Abraham Ségal : À la différence des cinéastes qui poursuivent une seule et unique voie, j'ai toujours cherché à creuser plusieurs sujets. *La Parole ou la Mort* porte sur les relations complexes entre politique et religion. Il montre les dangers du fondamentalisme, tout en proposant des antidotes pour combattre ces forces obscures. Ces remèdes trouvent leurs sources dans la pensée des Lumières ou la philosophie de Spinoza. Mais aussi dans la musique interprétée par le West-Eastern Divan Orchestra, fondé par Daniel Barenboim et Edward Saïd, qui réunit de jeunes musiciens venus d'Israël et de pays arabes, dont la Palestine.

Vous parlez souvent de vos films comme d'« enquêtes » : qu'est-ce que cela recouvre pour vous ?

L'enquête est un dispositif fictionnel qui consiste à confier à un personnage la tâche de faire le lien entre les témoignages, les questionnements et plus largement les thèmes abordés dans le film. Ce procédé permet non seulement d'interpeller directement les spectateurs mais également de les inviter à s'interroger et à développer leur propre pensée. C'est pourquoi l'enquêteur ou l'enquêtrice doit s'impliquer dans la quête

menée, être vraiment concerné par les questions que soulève le film. Dans *La Parole ou la Mort*, l'écrivain et éditeur Frédéric Boyer, qui a dirigé la nouvelle traduction de la Bible, dite « La Bible des écrivains », mène l'enquête en alternance avec Maya Siblini, qui était grand reporter à RFI, notamment au Proche-Orient. Dans

Le Mystère Paul, j'ai choisi un acteur, Didier Sandre, non seulement parce que c'est un bon comédien, mais parce qu'il était intimement concerné par le personnage de Paul de Tarse. En effet, son père était pasteur et il avait lui-même mené des études de théologie protestante avant de choisir le théâtre puis le cinéma.

Les deux autres films que vous avez choisi de projeter, *Camus, de l'absurde à la révolte* et *De page en page*, sont assez différents...

En effet, ces films ont tous deux trait à l'écriture, aux écritures. J'ai abordé cette thématique à plusieurs reprises dans mon travail de cinéaste. *Camus, de l'absurde à la révolte* confronte la pensée philosophique de l'écrivain à des problématiques de son temps et du nôtre. Je trouvais essentiel qu'interviennent dans le film des personnalités dont les pensées font écho à celle de Camus, notamment Boualem Sansal, Robert Badinter et Edgar Morin. Quant à *De page en page*, il a été réalisé à l'occasion de l'exposition *L'Aventure des écritures. La page*, qui s'est tenue à la Bibliothèque nationale de France en 1999. On y voit, montés en parallèle, des manuscrits précieux de plusieurs époques et la fabrication de la Une du journal *Le Monde*. ☺

Propos recueillis par Alban Ferreira

Les films d'Abraham Ségal dans Gallica : c.bnf.fr/WVY

Michel Warschawski devant le Mur de séparation dans *La Parole ou la Mort*, film d'Abraham Ségal, 2006

Pour une histoire du dépôt légal

Le centenaire de la loi sur le dépôt légal de mai 1925 offre l'occasion de réunir lors d'une journée d'étude des experts issus de différents champs disciplinaires. Ils reviendront sur les évolutions et les subtilités d'un dispositif intrinsèquement lié à l'histoire de la BnF.

Le dépôt légal est un *work in progress* permanent, comme en témoigne la réflexion actuelle au sujet du dépôt légal numérique, par lequel la Bibliothèque nationale de France entend prendre en compte la part grandissante des objets relevant de ce domaine dans la production patrimoniale. Si l'ordonnance de Montpellier de 1537, par laquelle François I^{er} instaure le principe du dépôt légal des imprimés, est un événement fondateur, de nombreuses dates ultérieures marquent des étapes importantes de son évolution. Souvent méconnus, ces jalons sont indissociables de l'histoire de la Bibliothèque nationale, à l'image de la loi du 19 mai 1925. Son centenaire est mis en lumière par le séminaire « Une histoire de la BnF », coordonné par Emmanuelle Chapron et porté par la Bibliothèque et le Comité d'histoire du ministère de la Culture. Organisée par Christophe Gauthier (École nationale des chartes - PSL), Tiphaine Vacqué et

Sébastien Gaudelus (BnF), une journée d'étude revient sur cette loi qui a profondément redéfini les modalités du dépôt légal.

Les nouveautés de la loi de 1925

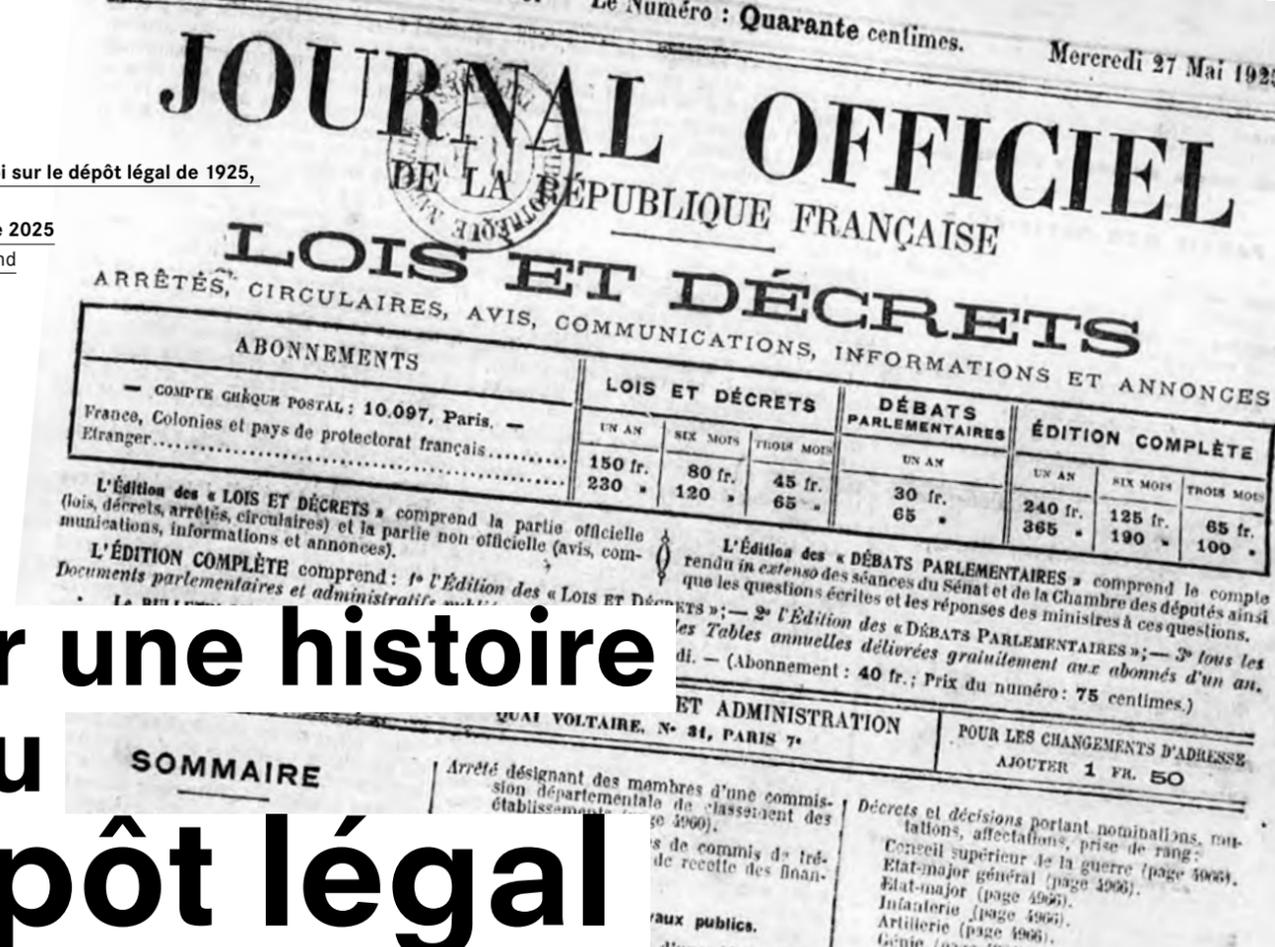
En 1925, aux yeux du législateur, l'urgence est d'accroître l'efficacité d'un dispositif qui souffre de difficultés d'application récurrentes. La loi introduit alors le principe du double dépôt : l'obligation s'étend désormais à la fois aux imprimeurs et aux éditeurs. L'exemplaire de ces derniers étant directement destiné à la Bibliothèque nationale, les entrées de livres, de périodiques, d'estampes, de cartes et de partitions connaissent une nette augmentation dans les années suivantes. Mais le législateur entend également s'adapter à de nouveaux supports, qui ont émergé depuis déjà plusieurs décennies. La photographie, les films et les enregistrements sonores – désignés plus tard sous le nom d'indus-

tries culturelles – commencent ainsi à entrer dans le viseur du dépôt légal... Pourtant, les décrets d'application se feront attendre de longues années, parfois des décennies entières. *A contrario*, le dépôt de la photographie est alors, dans les faits, une pratique déjà ancienne qu'aucun texte contraignant n'encadre explicitement.

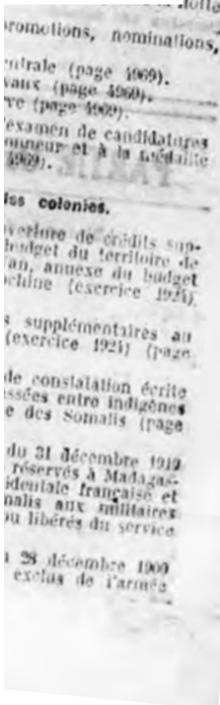
Croiser les points de vue sur le dépôt légal

Cette loi doit donc être appréhendée dans une plus ample chronologie : l'histoire du dépôt légal est un processus mouvant, souvent contrarié et sans cesse remis sur le métier. Pour en éclairer les subtilités, la journée d'étude du vendredi 21 novembre prochain s'attachera à croiser les points de vue, en convoquant juristes et archivistes, historiens et bibliothécaires. Ensemble, ils ouvriront à cette occasion un vaste chantier : en l'absence de grande synthèse, l'histoire du dépôt légal reste en effet largement à écrire. Gageons que cette journée permettra d'en tracer les premières lignes. ☺

Thomas Creusot



Journal officiel du 27 mai 1925 dans lequel est publiée la loi sur le dépôt légal de 1925
BnF, Droit, économie, politique



Journée d'étude | Boccace (1313-1375), aujourd'hui
Mercredi 10 décembre 2025

BnF | Richelieu
Voir agenda p. 20



La roue de la fortune, planche tirée du *Livre des Cas des nobles hommes*, de Boccaccio XV^e siècle
BnF, Manuscrits

Fortunes de Boccaccio

À l'occasion du 650^e anniversaire de la mort de Boccaccio (1313-1375) et en clin d'œil à l'exposition *Boccaccio en France : de l'humanisme à l'érotisme* organisée par la Bibliothèque nationale de France il y a 50 ans, une journée d'étude explore l'œuvre et la postérité du poète.

La journée d'étude *Boccaccio (1313-1375), aujourd'hui* est consacrée à la réception de l'écrivain, aux traductions de ses œuvres en France ainsi qu'aux riches collections de ses textes conservés au département des Manuscrits et à la Réserve des livres rares.

Un poète particulièrement lu en France

Dans la France du XV^e siècle – mais cela vaut aussi pour le début du siècle suivant –, Boccaccio a été lu et illustré plus que partout ailleurs hors d'Italie. Il y a été connu dès la fin du XIV^e siècle, initialement par le canal humaniste avignonnais qui s'intéresse d'abord à ses œuvres latines, le *De mulieribus claris* et le *De casibus virorum illustrium*, les premières à être traduites, entre 1401 et 1409, notamment par Laurent de Premierfait. Mais le *Decameron* n'est pas en reste, premier ouvrage en langue toscane à être traduit en français par le même Premierfait en 1414. Les manuscrits de ces traductions, destinés aux princes et princesses et aux grands personnages, sont richement illustrés, tel le *Cas des nobles hommes et femmes* offert au duc de Bourgogne Jean sans Peur ou celui offert au duc de Berry, *Les cleres femmes* réalisé pour Louise de Savoie ou le *Decameron* copié pour Philippe le Bon – conservés à la bibliothèque de l'Arsenal ou au département des Manuscrits.

Des manuscrits des bibliothèques de Pétrarque et Boccaccio

Mais on trouve aussi dans les collections de la BnF des manuscrits que Boccaccio a eus entre les mains. C'est probablement le cas du plus ancien *Decameron* qui nous est parvenu, copié vers 1360 par Giovanni d'Agnolo Capponi, sans doute dans le cabinet de travail de son auteur à partir d'une copie écrite par celui-ci. C'est une certitude, en ce qui concerne certains des manuscrits de la bibliothèque de Pétrarque, comme le codex des *Enarrationes in Psalmos* de Saint Augustin que Boccaccio lui-même a offert à son maître et ami en 1355 ou encore celui de l'*Histoire naturelle* de Pline. C'est aussi le cas du *Liber de regno Siciliae* qui porte les traces des lectures de Boccaccio, et d'autres volumes encore. Cette journée d'étude permettra non seulement de faire le point sur l'état de la recherche sur les collections de manuscrits et des premiers imprimés des œuvres de Boccaccio en langue italienne ou française que possède la BnF, mais aussi de revenir sur la fortune du poète en Espagne, en France et en Italie. [Anne Robin et Gennaro Toscano](#)



La BnF a reçu deux pièces exceptionnelles saisies par les services de la douane, dont l'une des missions est de protéger le patrimoine culturel et de participer à la répression des trafics frauduleux. Un sou d'or carolingien et une mappemonde du XVII^e siècle ont ainsi rejoint les collections de la Bibliothèque.

C'est dans le cadre d'une coopération de longue date avec la direction générale des Douanes et Droits indirects (DGDDI) que la Bibliothèque s'est vu confier, au cours d'une cérémonie qui s'est tenue le 1^{er} avril dernier sur le site Richelieu, deux pièces d'exception.

Une monnaie provenant d'une fouille illicite

La première pièce est un sou d'or carolingien qui a intégré les collections du département des Monnaies, médailles et antiques de la BnF au terme d'une affaire débutée en 2018, lorsque l'objet était apparu sur le marché de l'art. *« Il existe aujourd'hui un grand nombre de petits et grands collectionneurs de monnaie, explique sa directrice Cécile Colonna. Le marché est très actif notamment en Europe et aux États-Unis, la valeur de ces monnaies étant fonction de la rareté des pièces, de leur intérêt esthétique et historique et du métal dont elles sont faites. »* La monnaie a été déposée par un particulier dans une maison de vente aux enchères à Lyon. Suspectée de provenir d'une fouille illicite au détecteur à métaux, la pièce avait été saisie et son détenteur traduit en justice jusqu'à la décision de la Cour d'appel de

Itinéraire de saisies douanières

notamment dans l'hémisphère Sud, en Asie et en Amérique du Sud. De très beaux ornements en couleurs rehaussent l'ensemble, complétés d'une *Description géographique du globe terrestre* par le géographe du roi, Pierre Duval.

Suspendues aux murs des galeries, des cabinets de travail et des bibliothèques, ces cartes de grand format nous sont rarement parvenues. *« Cette carte rarissime n'existe qu'en quatre exemplaires dont trois se trouvent à l'étranger, souligne Ève Netchine, directrice du département des Cartes et plans de la BnF. Elle est particulièrement importante pour le patrimoine national en ce qu'elle illustre l'émergence, au milieu du XVII^e siècle, d'une édition cartographique française dans un marché européen dominé jusqu'à par la production flamande et hollandaise. »* Restaurée et numérisée, cette carte est aujourd'hui accessible en ligne dans Gallica. [Sylvie Lisiecki](#)

Ci-dessus
Solidus carolingien, entre 768 et 814
BnF, Monnaies, médailles et antiques

En bas
Mappemonde murale en deux hémisphères, seconde moitié du XVII^e siècle
BnF, Cartes et plans

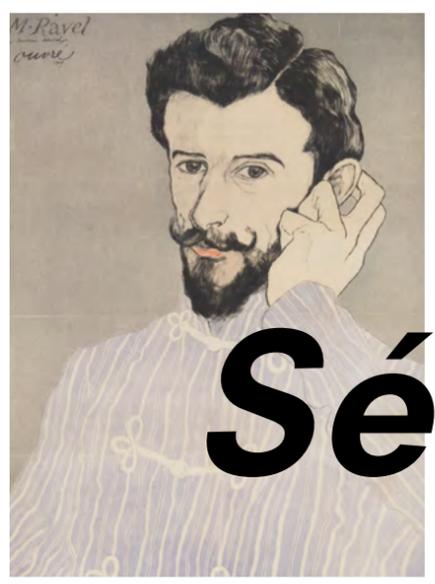
Lyon qui a prononcé, en 2024, sa confiscation définitive et la condamnation du chercheur de trésors amateur.

Cette monnaie rare, dans un état de conservation remarquable, est un sou ou *Solidus* (unité en or) mesurant 24 millimètres. Elle a été émise sous le règne de l'empereur Charlemagne et frappée à Uzès entre 768 et 814. Il n'en existe que quatre autres exemplaires connus, dont l'un était déjà conservé à la BnF. *« Ce sou vient ainsi compléter l'ensemble des 600 000 monnaies et médailles, qui fait référence en matière de numismatique »,* ajoute Cécile Colonna.

Une mappemonde exceptionnelle du XVII^e siècle

Également saisie par la douane, qui contrôle la régularité de la circulation des biens culturels, une mappemonde de grand format en deux hémisphères, gravée vers 1660, a rejoint les collections du département des Cartes et plans. Sur le point d'être exportée sans autorisation hors de France, elle avait été signalée par la BnF comme provenant d'une collection française. Le cartographe et le graveur sont inconnus, mais la carte est à jour des dernières découvertes hollandaises,





Sémiramis première !

À l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de Maurice Ravel (1875-1937), la Philharmonie de Paris présentera, le 17 décembre prochain, la création sous sa forme intégrale de *Sémiramis*, dont le manuscrit autographe a été acquis par la BnF en vente publique en 2000.

cette année-là par le compositeur Florent Schmitt, après cinq tentatives. C'est deux ans plus tard qu'il compose un embryon de cantate, probablement à titre d'exercice : une ouverture évoquant le

Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, Ravel est élève au Conservatoire national de musique et de déclamation de Paris, dans la classe de composition de Gabriel Fauré. Il compose des œuvres en partie influencées par son mentor : sa célèbre *Pavane pour une infante défunte* (1899), mais aussi la *Chanson galante* (1895-1902), mélodie pour chœur et orchestre redécouverte en 2024 à l'occasion de sa création au Festival Radio France Occitanie Montpellier, d'après le manuscrit acquis par la BnF. Dans le même temps, Ravel compose les chefs-d'œuvre que sont *Jeux d'eau* (1901) et *Miroirs* (1904-1905) pour piano ainsi que son *Quatuor à cordes* (1902-1903), à l'écriture plus personnelle et nouvelle. Ces deux facettes du jeune Ravel, l'élève et le compositeur de génie, s'incarnent dans la matérialité même des manuscrits conservés à la BnF : si la *Chanson galante*, et plus encore ses cantates de Rome, présentent des manuscrits mis au net d'une écriture sage, celui de *Jeux d'eau*, par exemple, montre une main plus nerveuse et porte la trace de ses recherches pianistiques et harmoniques.

couronnement du chef assyrien Manassé dans les jardins du palais d'Assur, et un air de la première scène pour ténor, dans lequel il chante son amour pour Sémiramis. Par son orchestration colorée et son orientalisme, ces pièces évoquent Rimski-Korsakov (*Shéhérazade*) ou Camille Saint-Saëns (*Bacchanale*), mais comportent aussi quelques éclats ravéliens, annonciateurs des œuvres à venir : on peut entendre notamment une fanfare évoquant celle de *Ma mère l'Oye*.

Redécouverte d'une partition

Si le manuscrit autographe n'est pas daté, le pianiste Ricardo Viñes, qui vient de créer *Jeux d'eau*, mentionne dans son journal une audition de l'orchestre du conservatoire, sous la direction de Paul Taffanel, le 7 avril 1902. Cette exécution dans un cadre académique offre la possibilité à Ravel d'entendre le fruit de son travail.

L'œuvre est dévoilée cette année au public, alors que nous célébrons les 150 ans de la naissance de Maurice Ravel. Créée partiellement à New York par le New York Philharmonic sous la direction de Gustavo Dudamel, cette partition de *Sémiramis* sera donnée sous sa forme intégrale à la Philharmonie de Paris le 17 décembre prochain, interprétée par l'Orchestre de Paris dirigé par Alain Altinoglu et précédée d'une présentation du manuscrit de la BnF, en avant-concert.

Par ailleurs, la BnF célébrera l'anniversaire de Ravel, le 6 octobre au grand auditorium du site François-Mitterrand, par un concert de musique de chambre intégralement consacré au compositeur et interprété par les musiciens de l'orchestre philharmonique de Radio France. ©

Agnès Simon-Reecht

Ci-contre
Première page de *Sémiramis*, manuscrit autographe de Maurice Ravel, 1902
BnF, Musique

En haut
Portrait de Maurice Ravel par Achille Ouvre, 1909
BnF, Musique

Le scandale du Prix de Rome

En 1900, le jeune Ravel part en quête du Grand Prix de Rome, concours prestigieux et passage obligé de tout jeune compositeur, dont l'épreuve reine est la cantate. L'année suivante, il remporte seulement le Second Grand Prix, avec la cantate *Myrrha*. Son cinquième échec, en 1905, provoque un scandale, qui contribue à l'image d'un Prix de Rome académique au jury vieillissant. C'est dans ce contexte qu'il compose *Sémiramis*, dont le livret d'Eugène Adenis est imposé au concours de 1900. Ravel, qui avait été éliminé à la première épreuve, n'a pas pu écrire la cantate dans le cadre du concours, remporté

Zoom sur la presse locale ancienne

Dans le cadre de la création du Conservatoire national de la presse qui ouvrira à Amiens en 2029, *Chroniques* propose un éclairage régulier sur des corpus de presse conservés à la BnF ou accessibles en ligne sur ses différentes plateformes. Pour inaugurer cette série : la presse locale ancienne disponible dans Gallica.

En marge de la constitution de sa collection de référence de la presse française, la BnF travaille depuis 2019 à la mise en ligne d'un corpus de presse locale ancienne, qui s'élève à environ 2 680 titres publiés sur le territoire national relevant aujourd'hui du domaine public. Cette collection rassemble spécifiquement les titres de presse locale d'information et d'actualités, de parution quotidienne, bihebdomadaire ou hebdomadaire, et publiés dans chaque chef-lieu d'arrondissement. Comme la collection de référence de la BnF, celle de presse ancienne des territoires est constituée à des fins de sauvegarde, de recherche et d'éducation aux médias et à l'information.

Une mine d'informations sur la vie des territoires

La presse d'actualité des territoires détaille tous les faits de la vie des régions et relate également, sur un ton qui lui est propre, les grands événements de l'histoire contemporaine. Témoin du quotidien des générations passées, elle représente une mine d'informations originales très consultée. Elle reflète les modes de vie et leurs évolutions, l'opinion publique et ses influences, rend compte des débats politiques et religieux, témoigne des activités économiques et sociales, mais aussi des faits divers. Enfin, elle constitue un canal méconnu de création littéraire.

Un précieux réseau de partenaires

Cet ensemble disponible dans Gallica repose principalement sur les collections conservées, voire déjà numérisées en région. Le ministère de la Culture appuie ce projet de mise en ligne, via des modes de financement complémentaires à celui de la BnF, auxquels participent les collectivités territoriales. La BnF s'appuie ainsi sur le réseau existant de ses partenaires, parmi lesquels ses pôles associés régionaux, qu'il s'agisse de biblio-



thèques municipales ou d'archives départementales. Ces chantiers peuvent donner lieu à de véritables programmes concertés au niveau régional. Ils reposent d'abord sur une prospection visant à intégrer des titres de presse locale déjà numérisés, afin de permettre que d'autres titres qui ne bénéficient d'aucune reproduction puissent être traités. Dans le cas de chantiers de prises de vue à partir des originaux, la qualité des supports, leur fragilité et les aléas de la conservation des exemplaires rendent la plupart du temps nécessaire le recours à une mutualisation entre plusieurs établissements, pour reconstruire un titre complet.

En 2025, ce sont déjà plus de 407 000 fascicules de presse – soit près de 3 millions de pages – qui ont été intégrés à Gallica depuis des collections de partenaires de la BnF. Parmi eux, un corpus déjà numérisé sur l'ensemble de l'Occitanie, issu de 35 établissements de la région, donne par exemple accès à des titres comme *L'Éclair* à Montpellier, *Le Télégramme* à Toulouse, *Le Tarn républicain* ou encore le *Journal des Pyrénées-Orientales*. Rassemblées au sein de Gallica, ces collections bénéficient d'un accès structuré par régions et par départements qui facilite le parcours des internautes. © **Arnaud Dhemy**

Le Télégramme : journal de la démocratie du Midi, 15 décembre 1910
Bibliothèque municipale de Toulouse

Les Temps marionnettistes de père en fils

Un fonds consacré à l'un des figures majeures des arts de la marionnette en France, Marcel Temporal (1885-1964), vient de faire son entrée dans les collections de la BnF. Il comporte également des œuvres et documents relevant de l'activité de son fils Jean-Loup Temporal (1921-1983) qui, après avoir travaillé avec son père dans la compagnie des Bonshommes Tempo, a développé une œuvre personnelle, notamment avec sa compagnie L'Atelier 75.

Marcel Temporal, un compagnon de la marionnette

Dès l'âge de 12 ans, Marcel Temporal s'intéresse à Guignol et se passionne pour la marionnette à gaine. Il a son propre théâtre et écrit des pièces. Devenu architecte et décorateur d'intérieur – il dessine des immeubles et des villas dans le style Art déco –, il travaille également pour la publicité sous le nom de Ming et pratique la sculpture. Au début des années 1930, il conçoit les plans du Théâtre du jardin du Luxembourg dans une acception moderne de l'architecture et de la scénographie. Conscient du déclin de la marionnette traditionnelle, il cherche à en renouveler l'esthétique et la pratique. Les marionnettes qu'il sculpte alors sont marquées dans leurs formes et leurs couleurs par le cubisme et le style Art déco. Par ailleurs, il fonde l'association des Compagnons de la marionnette, « une organisation corporative unissant toutes les forces traditionnelles créatrices, industrielles, commerciales et animatrices au service des spectacles de la marionnette ». Il ouvre chez lui un Théâtre d'essai où il programme, à partir de 1933, écritures contemporaines et artistes d'avant-garde.

L'esprit d'ouverture en héritage

Afin de donner à l'art marionnettique son plein rayonnement, Marcel Temporal, en rupture avec les générations précédentes, met fin au secret de fabrication et de manipulation, et développe une activité de pédagogue ouverte aux amateurs. Son livre *Comment construire et manipuler nos marionnettes* (1942) reste

une référence en la matière. Dans le même esprit d'ouverture, il est un des premiers à écrire des spectacles de marionnettes pour la télévision. Jean-Loup

Temporal s'inscrit dans la continuité de son père quant à la technique de la marionnette à gaine, mais développe ensuite ses propres créations – notamment des spectacles pour enfants. Il est très présent dans les écoles avec son personnage fétiche, Samba, petit garçon « *Parisien à peau noire* » aux multiples aventures. Il conçoit aussi des spectacles pour adultes comme *Tueur sans gages* d'Eugène Ionesco et est très actif au sein de l'Unima (Union internationale de la marionnette).

Le fonds donné à la BnF par Dominique et Louis-José, les deux fils de Jean-Loup, réunit des marionnettes du père et du fils, de nombreux textes de pièces, souvent annotés pour la scène, des écrits inédits de Marcel sur la marionnette, des archives administratives, des photographies, en particulier des tirages de Robert Doisneau, des dessins, notamment les maquettes des marionnettes du premier spectacle des Compagnons de la marionnette, *La Nef des masques*, dont la BnF a acheté sept marionnettes en 2024. Sous l'égide du marionnettiste Renaud Robert, qui s'est consacré à la recherche du fonds Temporal et à sa gestion, et de la Compagnie Effigie(s) Théâtre, une exposition itinérante intitulée *Haut les bras ! Les Temporal et leurs marionnettes* a récemment contribué à mieux faire connaître l'histoire des deux « Temps ». L'entrée de leurs archives à la BnF leur ouvre désormais de nouvelles perspectives de recherche et de valorisation. ©

Joël Huthwohl



Le Poète, marionnette à gaine de Marcel Temporal pour La Nef des masques de Fernand Pignatel, 1933
BnF, Arts du spectacle
Photo Élie Ludwig

En tangoute dans le texte



Les riches collections orientales du département des Manuscrits de la BnF conservent des milliers de textes chinois, tibétains, sanscrits ou sogdiens découverts par le sinologue Paul Pelliot dans la grotte de Dunhuang. Parmi ces documents se trouvent plus de 200 manuscrits écrits en Xi Xia – ou tangoute –, une langue morte sino-tibétaine. Présentation de ce fonds méconnu.

Le royaume Xi Xia – nommé ainsi par les annales officielles chinoises (ou « Xia de l'Ouest ») – a régné sur une large partie du Nord-Ouest de la Chine entre 1038 et 1227 après notre ère. Mais sa population s'appelle les Minyag – terme d'influence tibétaine signifiant « peuple originaire de la région de Minyag ». En Occident, il est souvent désigné par le terme « tangoute », popularisé par Marco Polo qui le nomme ainsi dans *Le Devisement du Monde (Il Milione)*.

Une puissante dynastie chinoise

Les Xi Xia font partie des grandes puissances qui règnent sur la Chine entre le IX^e et le XIII^e siècle après notre ère, avec les Tang (618-907), les Song du Nord (960-1127) et les Song du Sud (1127-1279), les Liao (907-1125), les Jin (1115-1234),

et les tribus Turco-mongoles réunies sous la bannière de Gengis Khan (1155-1227). Les populations de ces différents royaumes et dynasties jouent tour à tour un rôle important dans la gouvernance du Nord-Ouest, notamment à Dunhuang, actuelle ville de la province du Gansu. Ce

haut-lieu du bouddhisme en Chine est traversé par la Route de la soie, qui a permis de fructueux échanges commerciaux, culturels, religieux et diplomatiques entre les différents acteurs de cette région.

Un système d'écriture extrêmement complexe

La langue orale tangoute appartient à la grande famille des langues tibéto-birmanes. Les Xi Xia marquent l'histoire de la Chine et du monde en inventant leur propre écriture qui compte plus de 6 000 caractères. Leur morphologie est proche de celle des caractères chinois, mais leur structure graphique et phonétique en fait l'un des systèmes d'écriture les plus complexes au monde. Les documents en Xi Xia rapportés par Paul Pelliot de sa mission en Asie centrale proviennent de

Ci-dessus
Manuscrit du fonds Pelliot en langue Xi Xia (cote Pelliot xixia 946). Écorce BnF, Manuscrits

Page de droite, en haut
Grottes de Mogao
Photo Romain Lefebvre

Page de droite, en bas
Portrait de Paul Pelliot (1878-1945) lors de l'une de ses expéditions
BnF, Estampes et photographie



l'oasis de Shazhou à Dunhuang. À l'exception d'une planchette de bois calciné où sont tracés 17 caractères, trouvée le 5 juin 1908 parmi les gravats qui jonchaient le sol d'une grotte du site de Shuangdunzi dans l'oasis de Nanhu, tous les documents sont issus des grottes 181 et 182 (numéros actuels 465 et 464) des Qianfodong – ou Grottes aux mille Bouddhas – de Dunhuang.

Des fragments de textes bouddhiques

Cette collection est constituée de 213 pièces, imprimées pour leur grande majorité. Seuls quelques feuillets atteignent la dimension d'une page et beaucoup ne comptent que quelques caractères. Il s'agit de traductions en Xi Xia de sutras bouddhiques ou de textes bouddhiques non canoniques. Ces impressions xylographiques datent pour la plupart de l'époque mongole, certaines peuvent être antérieures. Parmi elles se trouvent plusieurs éléments remarquables : trois fragments d'un sutra calligraphié à l'encre d'or sur papier

bleu, plusieurs illustrations fragmentaires dont un frontispice presque complet représentant le Bouddha prêchant, ainsi qu'un beau feuillet complet destiné à être relié « en papillon ». Tous les fragments ne sont pas identifiés et un grand nombre d'entre eux, de trop petite taille, ne le seront sans doute jamais. Par ailleurs, d'autres fragments en Xi Xia provenant de la grotte 181 sont encore conservés dans la série « Pelliot divers grotte 181 » : des opérations de restauration et d'identification de ces fragments ont donné lieu en 2013 et 2014 à des notices consultables dans le catalogue et dans Gallica. ©

Romain Lefebvre



De la main de Chateaubriand

La BnF vient d'acquérir le manuscrit d'un court mais important récit de François-René de Chateaubriand, *Les Aventures du dernier Abencérage*. Parmi les derniers grands manuscrits de l'écrivain en mains privées, cette œuvre exceptionnelle fait aujourd'hui son entrée au département des Manuscrits, qui possède déjà la plus importante collection de manuscrits et de documents relatifs à Chateaubriand.



Un des rares manuscrits autographes de Chateaubriand

Cette œuvre romantique, empreinte de mélancolie, influencée par le « style troubadour », ne fut pas immédiatement publiée, l'Espagne étant alors occupée par les armées napoléoniennes et en proie à la guerre civile. Un opéra sur le thème des Abencérages, joué en 1813, avait déjà déplié la censure impériale et une rature sur le manuscrit, sur un passage concernant la nation espagnole, témoigne de la prudence de l'écrivain : « J'avois rayé cette page sous Bonaparte. » Dans les années qui suivirent, Chateaubriand se consacra à la politique, devenant ambassadeur puis ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII. C'est ce qui explique que l'ouvrage ne parut qu'en 1826, dans ses *Œuvres complètes* publiées par l'éditeur Ladvocat, avant que l'écrivain n'offre le manuscrit à sa grande amie, la femme de lettres Claire de Duras. Le précieux volume était depuis resté en mains privées, et n'avait été vu que par un petit nombre de chercheurs.

Long de 55 feuillets et contenant de nombreuses variantes, ce manuscrit donne de précieuses informations sur la démarche créatrice de Chateaubriand, ouvrant d'importantes perspectives pour la recherche. Il s'agit en effet d'un de ses seuls manuscrits entièrement autographes, l'écrivain ayant souvent eu recours à un secrétaire. Le *Dernier Abencérage* permet au contraire d'apprécier son écriture inhabituelle mais magnifique, qui sur certaines pages hisse la rature au rang de l'œuvre d'art.

© Charles-Éloi Vial

Manuscrit autographe des *Aventures du dernier Abencérage* de François-René de Chateaubriand
BnF, Manuscrits

De François-René de Chateaubriand (1768-1848), on connaît aujourd'hui surtout les *Mémoires d'outre-tombe*, témoignage romancé mais sublime d'un écrivain aux prises avec les bouleversements politiques et sociaux du siècle des révolutions. Celui que l'on surnommait « l'Enchanteur » fut aussi l'auteur du *Génie du christianisme* (1801), ainsi que des courts romans *Atala* (1801) et *René* (1802), dont la portée littéraire et artistique au XIX^e siècle est incommensurable.

Entre 1807 et 1810, au retour d'un grand voyage qui l'avait amené en Grèce, en Turquie, en Égypte et finalement en Espagne, Chateaubriand rédigea un bref récit situé au début du XVI^e siècle, *Les Aventures du dernier Abencérage*. Il relate l'existence d'Aben-Hamet, descendant d'une grande famille musulmane de Grenade, tombé amoureux de Blanca, une noble chrétienne. Les deux jeunes gens refusent de s'aimer tant que l'un ne se sera pas converti à la religion de l'autre. Reprenant en partie un article sur l'Espagne publié en 1807, l'ouvrage contient des descriptions écrites dans une langue superbe, telle celle du palais de l'Alhambra : « *Les murs chargés d'arabesques imitaient à la vue ces étoffes de l'Orient [...]. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier sembloit respirer dans ce magique édifice ; espèce de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois maures goûtaient tous les plaisirs et oubliaient tous les devoirs de la vie.* » Selon une anecdote célèbre, Chateaubriand, conscient d'avoir atteint le sommet de son art littéraire, aurait versé des larmes d'émotion en lisant son propre texte devant ses proches.

Pierre Michon, à toute allure

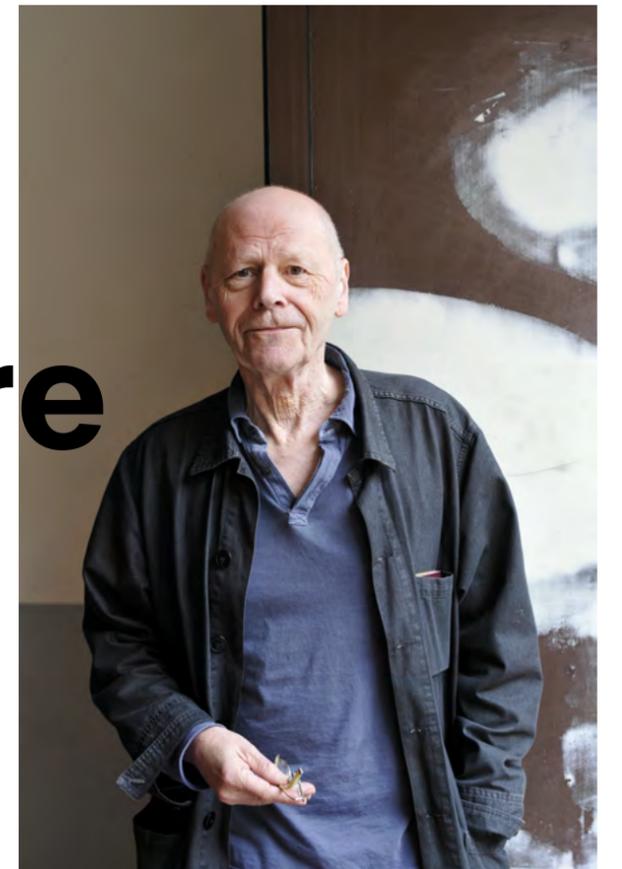
Grâce à la générosité de l'écrivain Gérard Macé, deux manuscrits autographes de Pierre Michon sont entrés dans les collections de la BnF : *Rimbaud le fils* (1991) et *La Grande Beune* (1995), deux textes qui ont marqué son parcours littéraire.

« *Les manuscrits des autres m'ennuient profondément, les miens m'agacent* », confiait Pierre Michon, alors que celui de *La Grande Beune* était présenté en 2001 parmi d'autres autographes contemporains dans l'exposition de la BnF *Brouillons d'écrivains*. Il s'était ensuite bien vite corrigé : « *J'exagère.* » On sait que chez Michon, qui use du style majeur pour décrire parfois des existences mineures, l'exagération a son importance. On découvre désormais dans ses manuscrits l'art de la correction. L'importance du manuscrit, il dit n'en avoir pris conscience que sur le tard, lorsqu'on lui fit la proposition de lui acheter celui de son premier livre, *Les Vies minuscules*. Mais le manuscrit avait déjà été jeté, telle une scorie, un état imparfait d'un texte où règne la phrase impeccable. Depuis, Michon a pu en vendre certains, en donner d'autres. C'est ainsi que *Rimbaud le fils* et *La Grande Beune* se sont retrouvés en possession de son ami l'écrivain Gérard Macé qui les a donnés à la BnF.

Des manuscrits habités par la vitesse

À quoi reconnaît-on un grand brouillon d'écrivain ? Pas seulement à l'écho de la célébrité de son auteur, mais à tout un processus de création à l'œuvre, à la façon dont le texte s'étire, se condense d'une version à une autre, s'interrompt, dérive dans une note latérale, reprend, s'essouffle, repart de plus belle pour s'achever « *par vagues qui se recouvrent* », comme il le décrit lui-même à Gérard Macé.

Ce qui prime pour Michon dans l'écriture, c'est le rythme, la « *ligne dansée* » : « *Si cela est visible à tous, alors oui, il est peut-être bon de conserver les manuscrits.* » Les manuscrits de Michon ne sont donc pas couverts de ratures, ils sont habités par la vitesse. Vitesse de l'inscription, vitesse de la pensée,



Pierre Michon, 2008
Photo Hannah Assouline

débordement et répétition de la formule : « *C'est que la graphie pour un instant va plus vite que la pensée, elle s'en libère, elle est la plus forte.* »

Des abréviations systématiques

Le texte utilise en effet toutes les abréviations que l'on retrouve ordinairement dans des notes de cours : « ac » pour « avec », « m̄ » pour « mêmes », « tjrs » pour « toujours », « c̄ » pour « comme », et tant d'autres. Les toponymes et patronymes n'y coupent pas : « la gde B » pour la « Grande Beune » ou « Rimbd » pour Rimbaud. Toujours la phrase cherche à aller « *plus vite que la pensée* ».

Même lorsqu'à la manière de Flaubert il réécrit plusieurs fois la même page (on peut compter jusqu'à sept fois plus de feuillets que de pages finalement retenues), Michon utilise toujours ses abréviations. Il ne cherche pas, à la différence de Victor Hugo, à faire une belle page. L'important demeure le sens, la saisie graphique du texte n'est estimée qu'à sa rapidité – d'où son émerveillement face au traitement de texte, « *machine barbare et pour moi merveilleuse* ».

Ces manuscrits, « *triomphe du rythme, de l'empirisme sûr, de la magie* », désormais accessibles aux chercheurs, permettent d'entrevoir le processus de composition de ces textes souvent courts et denses, issus de milliers de lignes fines et vivantes que l'on voit se succéder de feuillet en feuillet. © Guillaume Delaunay

LA BNF ET LE CNRS VERS LA SCIENCE ET AU-DELÀ

Partenaires scientifiques depuis 1978, la BnF et le CNRS ont renouvelé, en avril 2025, la convention qui encadre les collaborations de recherche entre les deux institutions. Marie Gaille, directrice de CNRS Sciences humaines & sociales, et Thierry Pardé, directeur à la Stratégie et à la recherche de la Bibliothèque, font le point sur les évolutions en cours.

Chroniques : Quels sont les principaux domaines dans lesquels s'exercent les collaborations entre la BnF et le CNRS ?

Thierry Pardé : Les relations entre nos deux institutions sont anciennes ! Un certain nombre de laboratoires, qui ont ensuite été labellisés CNRS, sont même nés dans les locaux de la Bibliothèque. L'une des collaborations fondatrices a été tout naturellement celle qui a lié la BnF à l'Institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT), créé en 1937, parce qu'il est tourné vers l'histoire des écritures, des bibliothèques, des textes et de l'art du livre dans tous ses aspects. Ensuite, diverses collaborations se sont développées, ancrées dans les collections patrimoniales de la BnF, en musicologie, par exemple, avec aujourd'hui l'Institut de recherche en musicologie (IReMus) qui œuvre à la reconstitution de l'intégralité des œuvres des compositeurs. Mais aussi en numismatique, en archéologie...

Marie Gaille : La linguistique et les sciences du langage, les travaux sur la littérature, les arts, l'histoire des textes sont aussi des disciplines phares de ces

collaborations, qui se sont également ouvertes depuis dix ans aux sciences sociales et politiques, à l'économie et à l'histoire. L'archivage du web par la BnF a également permis d'élargir le spectre vers d'autres sciences, par le biais de la mise à disposition de nouveaux matériaux documentaires. Ces collaborations s'inscrivent à la fois dans une grande ouverture aux données numériques, avec un intérêt marqué, par exemple, pour les effets de l'IA générative sur les productions intellectuelles et artistiques, et dans un nouveau regard sur la matérialité des collections.

Ces dernières années ont vu le développement des recherches en sciences de la donnée et en humanités numériques. Qu'en est-il des collaborations en cours dans ce domaine ?

T. P. : La Bibliothèque dispose d'un gigantesque réservoir de données et métadonnées francophones : plus de 500 milliards de mots accessibles en ligne ! Cela résulte à la fois de sa politique de numérisation engagée depuis 25 ans et de la collecte de fonds nativement numériques – archives du web, collections sonores, photographies, vidéos – amplifiée prochainement par la mise en œuvre de la loi Darcos sur le dépôt légal numérique. Pour faciliter le travail sur ces corpus numériques, la BnF a créé en 2020, en partenariat avec Huma-Num, le DataLab, un espace dédié qui accueille des chercheurs en sciences humaines et sociales (SHS) désireux de réaliser des traitements de fouille de textes, d'images et de données.

M. G. : Huma-Num, l'une des très grandes infrastructures de recherche en France, accompagne les différentes



« L'archivage du web par la BnF a permis d'élargir le spectre des collaborations entre la BnF et le CNRS »

étapes du cycle de vie des données numériques en sciences humaines et sociales. Le DataLab, auquel Huma-Num collabore, permet de proposer aux chercheurs, au sein de la BnF, un espace d'expérience et d'échanges de pratiques dans une optique collective de travail et de mutualisation. Parmi les enjeux de recherche actuels, ceux qui concernent l'intelligence artificielle sont cruciaux, notamment autour des questions de souveraineté des États sur les outils. On sait aujourd'hui que la plupart des corpus sur lesquels s'entraînent les IA sont en langue anglaise, ce qui ne peut suffire dès lors que les chercheurs commencent à utiliser l'IA (méconnaissance de corpus et d'épistémologies produits dans les autres langues). Trouver les moyens d'exploiter, d'entraîner des modèles d'IA sur de larges corpus en langue française constitue donc un défi majeur. Une réflexion est en cours sur la manière dont la BnF et le CNRS pourraient travailler ensemble sur ces sujets.

Pourriez-vous nous parler de projets récents menés en collaboration entre les deux institutions ?

M. G. : Les projets HERMES et SPHINX, portés respectivement par l'université de la Sorbonne Nouvelle et par Sorbonne Université, dont le CNRS est partenaire, impliquent la BnF. HERMES porte sur la préservation de patrimoines culturels inclusifs et SPHINX concerne les patrimoines empêchés et les patrimoines partagés.

T. P. : Ces projets sont marqués par la volonté de mettre les recherches en SHS au service de grands défis sociétaux, incluant une dimension fondamentale de partage des savoirs. C'est l'une des tendances de fond que favorise la nouvelle convention-cadre, qui donnera à la BnF les moyens de s'inscrire dans les grandes initiatives portées par le CNRS, notamment dans le domaine majeur de l'IA.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Illustration
Claire Ardent

VOIR DES RACINES PARTOUT

Artiste plasticienne et doctorante en histoire, Tassanee Alleau est chercheuse associée au département des Sciences et techniques. Depuis trois ans, elle explore les collections patrimoniales de la Bibliothèque en quête de représentations de plantes souterraines.

Enfant, Tassanee Alleau reproduit sur la pelouse familiale les compositions admirées au Festival international des jardins de Chaumont-sur-Loire en tressant des branchages. Un peu plus tard, étudiante à l'École supérieure d'art et de design (ESAD) de Tours, elle se demande si elle ne va pas se spécialiser dans le *land art*. « *Mais je me suis rendu compte qu'il fallait faire beaucoup de terrassement ! Le côté "travaux publics" du land art m'a dissuadée* », s'amuse cette adepte du *do it yourself* qui anime régulièrement des ateliers d'écriture et d'arts plastiques.

Une rencontre clé avec le livre ancien

Juste après le lycée, hésitant entre les sciences, les arts et les lettres, elle entame des études de médecine, puis bifurque vers une licence de lettres et civilisation anglaises. C'est au cours d'une journée portes ouvertes à l'université de Tours que ses multiples centres d'intérêt se rejoignent comme par magie : sur le stand du Centre d'études supérieures de la Renaissance (CESR), la présentation de traités d'histoire naturelle fait office de révélation. À la rentrée suivante, Tassanee Alleau

entreprend au CESR un master d'histoire et patrimoine. Elle consacre son mémoire à l'herbier d'un botaniste allemand du XVI^e siècle, Leonhart Fuchs : « *Pour la première fois, je pouvais réunir toutes mes passions – les langues vivantes, les plantes et leurs usages thérapeutiques ou alimentaires. Le livre ancien m'a permis de réinvestir le champ de la médecine !* »

Une démarche d'artiste-chercheuse

Alors qu'elle entre à l'ESAD, elle poursuit la recherche avec un mémoire de master 2 sur le botaniste anglais William Turner. La dimension pluridisciplinaire de la formation au CESR, qui mêle la philosophie et la musicologie à l'histoire des sciences et des techniques, nourrit sa pratique d'artiste plasticienne. Et inversement, ses travaux à l'ESAD l'aident à formuler son sujet de thèse de doctorat. « *J'avais beaucoup travaillé sur l'articulation du végétal et de l'humain, par le dessin et l'écriture, et mon diplôme de fin d'études portait sur la mémoire du corps déraciné*, explique-t-elle. *J'ai toujours beaucoup dessiné les racines, notamment celles qui recouvrent les temples d'Angkor, au Cambodge – le pays où je suis née avant d'être adoptée en France.* » Les questionnements intimes qui animent sa démarche artistique et parcourent ses poèmes s'arriment à ses recherches. Sa thèse porte ainsi sur les racines à l'époque moderne, à la croisée de l'anthropologie et de l'histoire culturelle, avec la volonté « *d'adopter une position d'artiste-chercheuse, de chercheuse-artiste, toujours curieuse et déterminée* ».

Un motif obsessionnel

En explorant des sources variées et issues de l'espace



« En explorant la peinture de la Renaissance, j'ai découvert que je n'étais pas la seule à avoir développé une obsession pour les racines »

géographique européen au sens large, Tassanee Alleau interroge les savoirs et les gestes relatifs aux plantes souterraines, du manioc à la gentiane en passant par la mandragore. « *C'est devenu une forme de motif obsessionnel, qui me permet de creuser quantité de sujets, aussi bien du côté de la construction de l'imaginaire que de l'histoire environnementale ou coloniale !* » Inspirée par les travaux d'Anna L. Tsing sur les champignons et plantes invasives et par ceux de Samir Boumediene sur l'appropriation des plantes médicinales du Nouveau Monde par les Européens, elle prône un décentrement du regard pour envisager la racine comme outil épistémologique.

Tour à tour prisée ou dénigrée, nourritrice du pauvre ou panacée, la racine charrie dans son sillage des légendes et fantasmes qui donnent lieu à une iconographie très riche. Le projet que Tassanee Alleau mène en tant que chercheuse associée au département Sciences et techniques de la BnF vise à explorer et recenser ces

représentations dans les collections patrimoniales. Au fil des trois dernières années, elle a établi une grille d'analyse des images historiques en histoire naturelle qui lui a notamment servi à constituer un riche répertoire. On y trouve aussi bien des racines anthropomorphes ou zoomorphes que des représentations d'ermites, moines et prêtres peints avec des carottes ou panais disposés à leurs pieds – emblèmes de modestie. « *En explorant la peinture de la Renaissance, j'ai découvert que je n'étais pas la seule à avoir développé une obsession pour les racines : on en trouve un certain nombre dans les tableaux de Brueghel l'Ancien et David Teniers le Jeune !* »

Il y a quelques années, elle renouait avec les gestes de l'enfance en attachant des ficelles aux arbres de la forêt de Ferrières-sur-Beaulieu pour une installation *in situ* intitulée « Renaissance(s) de papier » – preuve que l'artiste-chercheuse n'en a pas fini avec les racines.

Mélanie Leroy-Terquem

Tassanee Alleau
Photo Marie Hamel

SUR LA PISTE DES MANUSCRITS TURCS CHAGHATAÏ

Docteur en turcologie, Lamine Tamssaout est lauréat 2024 de la Bourse Paul LeClerc – Comité d'histoire de la BnF. Depuis octobre dernier, en tant que chercheur associé au département des Manuscrits de la BnF, il travaille au catalogage des manuscrits en turc chaghataï, dialecte historique aujourd'hui éteint. Ses recherches ont d'ores et déjà permis de repérer dans les fonds de la BnF une soixantaine de manuscrits chaghataï qui n'étaient pas identifiés comme tels.

Chroniques : Pouvez-vous nous présenter le dialecte chaghataï ?

Lamine Tamssaout : Le turc chaghataï, aussi appelé turc oriental, est à l'origine une langue de palais, administrative et littéraire, utilisée en Asie centrale à partir du XIV^e siècle. Il tient son nom du prince Chaghataï, deuxième fils de Genghis Khan, qui est alors à la tête de l'un des quatre khanats constituant l'Empire mongol. Le turc chaghataï dépasse ensuite la seule cour du prince et devient un dialecte en usage en Asie centrale, où il sera parlé jusqu'au XX^e siècle. S'il n'est plus utilisé aujourd'hui, d'autres dialectes contemporains en sont issus, comme le turc ouzbek, qui en dérive à 90 %.

Qu'est-ce qui vous a amené à vous spécialiser en turcologie ?

J'avais appris le turc contemporain dès le lycée en Kabylie et j'ai poursuivi en turcologie à l'université d'Alger,

puis en Turquie, à Manisa. Après avoir travaillé sur l'influence du turc ottoman sur le berbère – au cours des trois siècles où l'Algérie était sous domination ottomane, entre 1515 et 1830 –, je me suis tourné vers des dialectes plus anciens.

C'est vous qui avez proposé au département des Manuscrits de cataloguer les manuscrits chaghataï. Comment est né ce projet ?

Le manuscrit de la BnF que j'ai étudié pour mon doctorat avait été mal identifié : présenté comme du turc chaghataï dans le catalogue réalisé par Georges Vajda dans les années 1940-1960, il était, selon Gallica, écrit en turc ottoman ; en réalité, ce n'était ni l'un ni l'autre, mais du vieux turc ou turc du Khwarezm, datant du XIII^e siècle ! D'autres erreurs me sont apparues au cours de mes recherches. J'ai donc proposé de réaliser un nouveau catalogue des textes en turc chaghataï. Il s'agit non seulement de vérifier l'ensemble des 2 038 manuscrits turcs qui sont répertoriés, tous dialectes confondus, à la BnF, mais aussi de chercher si les fonds ne contiennent pas d'autres manuscrits dans cette langue qui n'auraient pas été identifiés comme tels. J'en ai fait l'expérience : entre deux textes chinois du fonds Pelliot, qui rassemble aussi des manuscrits ouïgours et mandchous, j'ai découvert 27 folios d'un poème en turc oriental des XVI^e-XVII^e siècles. J'en ai trouvé un autre à la fin d'un manuscrit persan catalogué par Francis Richard – une découverte d'autant plus importante qu'on ne connaît de ce texte que quatre copies, dont deux sont conservées à la bibliothèque Millet Kütüphanesi d'Istanbul et les deux autres au

British Museum. Au bout de quelques mois de travail, j'ai déjà dénombré 130 manuscrits en chaghataï, soit 58 de plus que les 72 catalogués jusqu'ici.

Comment procédez-vous pour les identifier ?

Le premier élément discriminant est la graphie : le turc oriental s'écrit en caractères arabo-persans – à la différence notamment du turc contemporain qui emploie l'alphabet latin, selon la réforme voulue par Atatürk dans les années 1920. Il faut ensuite s'appuyer sur des critères linguistiques, à commencer par la forme du verbe être, qui diffère en turc chaghataï et en turc occidental : il se dit *Bolmak* dans un cas, *Olmak* dans l'autre. Une fois les dialectes occidentaux écartés, je lis les manuscrits identifiés dans leur intégralité et je réalise une fiche de catalogue aussi complète que possible : description codicologique, contenu, mais aussi bibliographie.

Parlez-nous du corpus des 130 manuscrits chaghataï que vous avez pour l'heure dénombrés...

On y trouve des textes théologiques, historiques, de la poésie ou encore des romans, d'un volume très variable – certains peuvent faire 500 pages ! Ils sont pour la plupart écrits sur du papier ordinaire, mais quatre d'entre eux présentent un papier filigrané : je pense par exemple à *Abushka*, un dictionnaire turc ottoman / turc chaghataï réalisé en 1759 dans l'Eyalet de Budin, province de la Hongrie ottomane. Il était utilisé notamment pour accéder aux œuvres de Mir Alisher Navoi, auteur du XV^e siècle qui est considéré comme le plus grand poète écrivant en turc chaghataï. En termes de calligraphie, la plupart



des textes sont en *nastaliq*, réalisé avec des plumes assez larges et des encres diverses, les plus claires provenant de Chine.

Lamine Tamssaout
Photo Anthony Voisin

Avez-vous eu entre les mains des pièces particulièrement remarquables ?

Le fonds contient des manuscrits de luxe, comme cette œuvre du poète Navoi qui est ornée d'enluminures peintes selon la technique de Tabriz (Iran), avec ses bleu, rouge et vert caractéristiques, et une *basmala* (invocation à Allah) en or. Un autre, intitulé *Mirâj Nâmeḥ : l'ascension du Prophète Muhammed au ciel*, est très étonnant : dans ce volume qui date de 1436, non seulement les visages des anges et de Muhammed sont figurés – ce que l'islam interdit en principe –, mais le Prophète a les yeux bridés. On peut supposer que l'auteur de l'enluminure était probablement un Turc ouïgour.

Propos recueillis par Alice Tillier-Chevallier

Trésors oubliés de la littérature jeunesse

Les Éditions de la BnF rééditent régulièrement depuis dix ans des chefs-d'œuvre méconnus du livre pour enfants conservés à la Bibliothèque. Cette collection s'enrichit à la rentrée d'une nouvelle parution, *Le Voyage enchanté*, et d'une réédition du *Conte du tsar Saltan*. À cette occasion, *Chroniques* a rencontré Carine Picaud, chargée de collections à la Réserve des livres rares, et Laure Lane, cheffe du service de l'Édition des livres.

Chroniques : La BnF édite des livres jeunesse depuis plusieurs années. Comment est né ce projet de collection ?

Carine Picaud : Le projet s'inscrit dans le contexte de reconnaissance, depuis les années 1980-1990, du caractère patrimonial du livre jeunesse. Il est né de la volonté de parfaire la valorisation des collections de livres pour enfants conservés notamment à la Réserve des livres rares, en complément de leur enrichissement, de leur exposition et de leur numérisation dans Gallica. L'objectif était avant tout de faire (re)découvrir plus largement des trésors oubliés ou méconnus.

Laure Lane : Ces rééditions ont été développées à l'origine, en 2015, avec Albin Michel Jeunesse. Hormis une réédition menée en collaboration avec MeMo, la BnF édite désormais seule ses albums depuis 2021. Ainsi s'est constituée au fil des années une collection qui compte aujourd'hui dix titres destinés aussi bien aux tout-petits, avec des albums comme *Bonne nuit*, qu'aux plus grands, comme *L'Écureuil*. À la fin de chacun de ces ouvrages se trouve une postface, rédigée par Carine, qui situe l'ouvrage dans son contexte esthétique et historique.

Les rééditions que vous proposez ne sont pas des fac-similés...

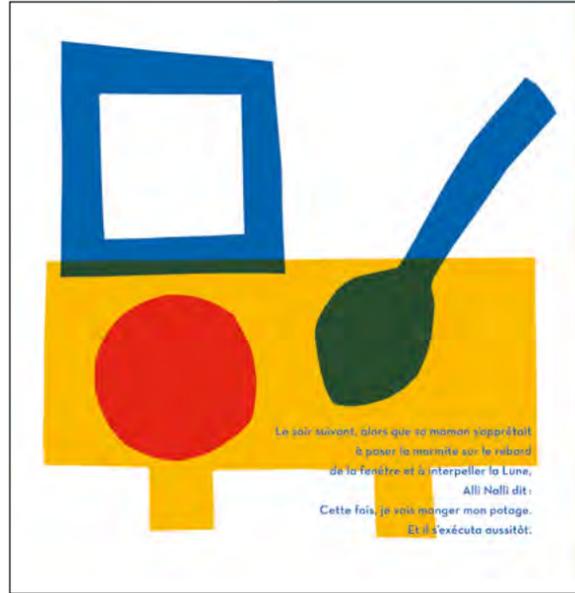
C. P. : En effet, nous veillons à demeurer fidèles à l'édition originale sans pour autant la reproduire strictement à l'identique. Par exemple, le texte du *Petit Chaperon rouge*, publié en 1921, a été gravé par Edgar Tijtgat dans du buis. La solution de facilité aurait été de recomposer le texte avec une typographie moderne, mais il était essentiel à nos yeux de respecter cette part de la création originale de l'artiste. En revanche, la couture à la chinoise n'a pas été conservée.

L. L. : Il faut parfois faire des concessions : certains formats ou façonnages doivent être adaptés – comme pour *Alli Nalli et la Lune*, un ouvrage relié en spirale, que nous avons choisi de rééditer dans un format broché pour qu'il soit moins fragile.

Sur quels critères sélectionnez-vous les livres à rééditer ?

C. P. : Le choix repose principalement sur des critères graphiques, comme la singularité de l'illustration et de sa mise en page : c'est ce qui nous a guidés pour la réédition du *Petit Chaperon rouge* ou des *Petits contes nègres pour les enfants des blancs* de Blaise Cendrars, avec des bois originaux de Pierre Pinsard, très modernes. Mais nous nous attachons aussi à faire redécouvrir des auteurs remarquables, oubliés et délicieux, comme Léopold Chauveau, dont les *Histoires du petit Renaud* ont été illustrées par Pierre Bonnard.

L. L. : Il faut surtout que le texte réédité soit recevable par les enfants d'aujourd'hui : les récits de certains livres magnifiquement illustrés ont parfois vieilli et ne conviennent plus vraiment au lectorat actuel !



Ci-dessus
Vilborg
Dagbjartsdóttir,
illustrations de
Sigridur Björnsdóttir,
planche de *Alli Nalli
et la Lune*
Coédition BnF/Albin
Michel Jeunesse
2020



La collection jeunesse ne propose pas que des titres écrits par des auteurs français...

L. L. : En effet, nous rééditons de nombreux auteurs étrangers : des classiques danois, allemands, islandais, russes, néerlandais ou anglais, la plupart traduits pour la première fois en français. C'est le cas des deux prochaines publications à paraître en novembre prochain : le *Conte du tsar Saltan* de Pouchkine,

illustré par Bilibine, grand artiste russe, déjà réédité en 2018, que nous réimprimons car il était épuisé ; et une nouveauté, *Le Voyage enchanté*, réédition d'un ouvrage hongrois illustré par Sándor Bortnyik adapté en allemand en 1929 par Albert Sixtus, pour lequel nous avons sollicité un traducteur spécialisé dans les publications jeunesse. C'était un défi d'autant plus grand que l'original est un texte rimé !

C. P. : L'illustrateur, affichiste de formation, appartenait à l'avant-garde hongroise des années 1920. Le livre conte l'histoire de deux enfants qui s'envolent au moyen de cerfs-volants vers un monde imaginaire. S'y retrouvent tous les plaisirs de l'enfance, imagés par des formes rondes, des couleurs franches et une esthétique art déco, propres à séduire le jeune public d'aujourd'hui ! © **Propos recueillis par Karine Moreaux**



Ci-dessus
Alexandre Pouchkine,
illustrations Ivan
Bilibine, *Conte du tsar
Saltan, de son fils,
le glorieux et vaillant
chevalier prince
Guidon Saltanovitch,
et de la belle
Princesse-Cygne*
23,90 €
Éditions BnF
Parution novembre 2025

En haut et ci-contre
Sándor Bortnyik,
Albert Sixtus,
Le Voyage enchanté
17,5 €
Éditions BnF
Parution novembre 2025

60 ans!

La Revue des livres pour enfants, éditée à la BnF par le Centre national de la littérature pour la jeunesse, fête en septembre 2025 son soixantième anniversaire. Elle publie à cette occasion un numéro spécial interrogeant sa propre histoire – celle d'une revue qui accompagne les mutations d'un secteur éditorial foisonnant.

« Il n'y a pas d'adultes, seulement d'anciens enfants, un peu mal à l'aise dans leurs déguisements, et qu'il faut aider à vivre », écrit Geneviève Brisac en 1985 dans les pages de *La Revue des livres pour enfants*. C'est à ces « anciens enfants » que s'adresse la revue créée en 1965 par l'association La Joie par les livres. Bibliothécaires, professionnels et médiateurs du livre, mais aussi chercheurs, enseignants et parents y trouvent une aide précieuse pour se frayer un chemin dans la production pléthorique du livre jeunesse : chaque année, les comités de lecture de la revue, composés d'une cinquantaine d'experts venus de différents horizons, analysent près de 4 300 nouveautés – de l'album à la bande dessinée en passant par les applis et jeux vidéo.

Une plongée dans l'histoire de la revue

Poursuivant une tradition entamée en 2005 avec un numéro intitulé « Quarante bougies pour La Joie par les livres », *La Revue des livres pour enfants* célèbre cet automne sa soixantième année d'existence. Véronique Heurtematte, rédactrice en chef de la revue depuis 2024, a souhaité « *assumer pleinement le côté anniversaire* » tout en saisissant l'occasion de réfléchir à la place qu'occupe la revue dans l'écosystème du livre jeunesse. « *Ce numéro a été pensé comme une rétrospective de la revue, explique-t-elle, mais aussi comme une plongée dans l'histoire du contexte éditorial, professionnel, culturel et créatif au sein duquel elle s'est toujours inscrite.* »

Le numéro 343 accueille ainsi un article de Mathilde Lévêque, enseignante-chercheuse à l'université Sorbonne Paris Nord, qui revient sur l'évolution du statut de la littérature jeunesse depuis les années 1960 et montre comment elle s'est progressivement affirmée comme sujet d'étude. Loïc Boyer, graphiste et membre du comité éditorial de la revue, dresse un panorama du moment charnière que fut l'année 1965 dans l'édition jeunesse, tandis que Christophe Patris, ancien responsable de la presse jeunesse au CNLJ, propose une analyse de la place de *La Revue des livres pour enfants* parmi les autres publications consacrées à la littérature jeunesse.

Un hommage à une communauté de lecteurs

Ce numéro anniversaire peut se lire comme une exploration joyeuse des archives des numéros passés, qui ont accueilli dans leurs pages quantité de plumes de renom et ont vu leurs couvertures conçues par des illustrateurs et illustratrices reconnus. Ou comme un voyage dans le temps, à travers une anthologie de critiques de livres devenus des best-sellers. Mais il peut aussi être parcouru comme un hommage à sa communauté de lecteurs – qui sont bien souvent des lectrices. Nombre d'entre elles ont ainsi répondu à l'appel à des témoignages lancé par la revue. Les photos sur lesquelles elles prennent la pose avec leur couverture favorite disent à elles seules la solidité du lien entretenu au fil des années avec *La Revue des livres pour enfants*. Elles disent aussi le plaisir et la liberté qu'offre la littérature jeunesse aux anciens enfants qui, parfois, s'amuse de leurs déguisements. ©

Mélanie Leroy-Terquem



La Revue des livres pour enfants n°343, septembre 2025

Illustration créée pour les 60 ans de La Revue des livres pour enfants par Laurent Moreau



Crédits photographiques

Couverture (1^{ère}) : Photo : Bertrand Huet / BnF ; Collection Frédéric Maget ; 2 : Anthony Voisin / BnF ; 3 : Élie Ludwig / BnF ; 5 : Archives Charmet / Bridgeman Images © Adagp, Paris, 2025 ; 7 : BnF ; 8h : Maurice-Louis Branger / Roger-Viollet ; 8b : BnF ; 10h : BnF ; 10b : Collection Frédéric Maget ; 11g : BnF Éditions ; 11hd : Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. ; 11BD : BnF ; Boris Lipnizki / BHVP / Roger-Viollet ; 12 à 14h : BnF ; 14b : BnF Éditions ; 15 : BnF ; 16 : Michel Lépinay ; 17h : Élie Ludwig / BnF ; 17b : © Marianne Huvé / Elsa Blondeaux. Avec l'autorisation de la succession Cavanna ; 19 à 21 : BnF ; 21b : BnF Éditions ; 22 : BnF ; 23 : BnF Éditions ; 24 : Jo-Magrean ; 25 : BnF ; 26h : BnF ; 26b : Sonia Delaunay © Pracusa 20250707 ; 27 : Élie Ludwig / BnF ; 28 : Éditions Gallimard ; 29 : Marc Boutavant ; 31hg : Sotheby's ; 31hd : BnF ; 31b : BnF ; 32 : BnF ; 33 : Claire Ardent / BnF ; 34 : Elie Ludwig / BnF ; 35 : Éditions Gallimard ; 36 : Claire Ardent / BnF ; 37 : École des loisirs, 2015 ; 37 : © Casterman, avec l'aimable autorisation des auteurs et des Éditions Casterman ; 37 : Schuster & Löffler, 1912 ; 38 : Abraham Ségal ; 39 à 40 : BnF ; 41 : Patrice Pontié / douane française ; 42 à 43 : BnF ; 44 : Photo BnF / Bibliothèque municipale de Toulouse ; 45 : Élie Ludwig / BnF ; 46 : BnF ; 47h : Romain Lefebvre ; 47b : BnF ; 48 : BnF ; 49 : © Hannah Assouline/Opale.photo ; 51 : Claire Ardent / BnF ; 53 : Marie Hamel / BnF ; 55 : Anthony Voisin / BnF ; 56 à 57 : BnF Éditions ; 58-59 : Laurent Moreau ; Couverture (4^{ème}) : BnF

Chroniques de la Bibliothèque nationale de France paraît trois fois par an

Président de la Bibliothèque nationale de France
Gilles Pécout

Directeur général
Philippe Loné

Directeur de la communication
Patrick Belaubre

Responsable éditoriale
Sylvie Lisiecki

Comité éditorial
Roberta Agnese
Marion Ansel
Emmanuelle Gondrand
Cécile Hamon
Joël Huthwohl
Laure Lane
Evarestos Pimplis
Elsa Rigaux

Rédaction, suivi éditorial
Mélanie Leroy-Terquem

Secrétariat de rédaction
Karine Moreaux

Rédaction, coordination agenda
Sandrine Le Dallic
Karine Moreaux

Conception graphique
Jérôme Le Scanff

Réalisation
Claire Ardent
Laëtitia Giocanti
Camila El Adrham

Iconographie et production photo
Nathalie Russo, Jérémy Halkin

Ont collaboré à ce numéro :

Mathias Auclair
Catherine Aurérin
Thomas Cazentre
Céline Chicha-Castex
Emmanuel Coquery
Thomas Creusot
Guillaume Delaunay
Emmanuel Désveaux
Arnaud Dherny
Anais Dupuy-Olivier
Guillaume Fau
Alban Ferreira
Paolo Gioga
Maxence Hermant
Joël Huthwohl
Yann Kergunteuil
Laurence Le Bras
Nicolas Le Flahec
Romain Lefebvre
Virginie Meyer
Graziella Pastore
Cécile Pocheau-Lesteven
Agnès Simon-Reecht
Valérie Sœur-Hermel
Alice Tillier-Chevallier
Gennaro Toscano
Charles-Éloi Vial
Grégoire Vitrac
Olivier Wagner

Remerciements :
Tassanee Alleau
Émilie Bouvard
Cécile Colonna
Aymar Crosnier
Alexandre Devaux
Julien Dimerman
Élie During
Constance Ferrandi
Marie Gaille
Christophe Gauthier
Emmanuel Guibert
Véronique Heurtematte
Laure Lane
Ève Netchine
Thierry Pardé
Coralie Philibert
Carine Picaut
Sophie Robert
Abraham Segal
Lamine Tamssouat
Dork Zabunyan

Impression : **La Galiotte Prenant**

ISSN : 1283-8683

Pour recevoir gratuitement *Chroniques* à domicile, abonnez-vous en écrivant à chroniques@bnf.fr

